

sommaire du mensuel n° 191, décembre 2025

■ Édito	3
■ Journées nationales 2025	
« L'aventure psychanalytique et sa logique »	
François Boisdon et Bernard Nominé, L'aventure analytique à l'aune de l'aventure scientifique	6
Marie-Élisabeth Girod, Qui me dira qui je suis ?	10
Frédéric Escoffier, Pourquoi se réveiller ? et quelques autres questions	12
Yann Dujeancourt, La mésaventure psychanalytique	15
Dominique Touchon Finger mann, Il faut naviguer...	19
■ Fragment	
Le choix d'Isabela Ledo	28
■ XIII ^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL	
« L'éthique de la psychanalyse et les autres »	
São Paulo, 23-26 juillet 2026	
Sandra Berta, <i>Prélude 1</i> . À propos du silence dans la fonction de l'analyste	31
Luciana Guarreschi, L'analyste fait ce qui doit être fait, ou comment mettre les mains dans la merde	34
■ Entre-champs	
Correspondance Claro et Patricia Robert, Écrire pour se créer un corps	47
■ Cartel	
Sophie Pinot, Qu'est-ce qu'un cartel ?	55
Patricia Kindts, Dire l'insaisissable	59
■ Réseau enfant et psychanalyse	
Esther Morère Diderot, Un dispositif pour petits sujets en mal de mots, <i>Et en route pour Vladivostok !</i>	63
Catherine Chauveheid, Un atelier en cache un autre	71
■ Brève	
Adèle Jacquet-Lagrèze, À propos de <i>Sur la parole analytique</i> , Maurice Blanchot	79
■ Marginalia	
Marie-José Latour, Venise, Proust et le symptôme. <i>Andate e ritorno</i>	82

Directrice de la publication

Claire Parada

Responsable de la rédaction

Kristèle Nonnet-Pavois

Comité éditorial

Karine Benaben

Nicolas Bendrihen

Laurent Combres

Aurélie Douirin

Stéphanie Le Blan Subtil

Hélène Lefèvre

Anne Migliorini

Gilles Olombel

Patricia Robert

Élodie Valette

Jérôme Vammalle

Jocelyne Vauthier

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Édito

Morceaux de choix

Une sombre forêt, écrasée de neige. Deux enfants perdus, abandonnés, affamés. Une appétissante maison en pain d'épices au toit de gâteaux. Une incorrigible sorcière... « Langue, langue lèche, qui donc ma maison lèche »... Là voilà se penchant sur les deux bambins endormis et repus : « Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura : quel bon repas je vais faire, cela fera un morceau de choix » (Jacob et Wilhelm Grimm, *Hansel et Gretel*, édition de 1912).

Des textes comme des morceaux de choix, voilà ce qui nous aussi nous régale et fait notre banquet roboratif ! Sans s'en laisser qu'on tait...

À chacun sa recette, coutumière ou revisitée à sa sauce, à chacun son nouage inventif aux associations éclectiques.

Un savoir-faire de son cru dans le creuset de sa singularité. Des particules pourtant tissées ensemble par un même fil, celui de la dimension inventive de la rencontre, et de l'interrogation d'une pratique analytique toujours à vivifier.

Cela peut être une question de survie. Rester vivants en dansant autour du fagot de la créativité.

Gretel le sait bien, elle qui doit sauver Hansel de la marmite. De quelle baguette doit-elle se saisir pour précipiter dans le four la bouche vorace qui la menace ?

« *Juchbei, nur ist die Hexe tot...* »

La sorcière est morte, du moins pour un temps, et notre rendez-vous mensuel peut certainement contribuer à son ensevelissement.

Un autre petit solitaire nous rappelle qu'il ne faut jamais cesser de nager. C'est ce vilain petit canard, si différent des autres, qui nage, nage, nage, même en rond, l'essentiel pour lui étant d'empêcher que l'étau de

glace ne se resserre et qu'il enserre son corps duveteux pris dans la morsure de l'hiver. Non, il ne sera pas celui qui reste de glace, fixé aux cristaux d'un désir impossible. Il ne sera pas celui qui s'en balance, comme un métronome. Le maître aux normes. Il est temps pour lui de lâcher la peur de mal faire, voire l'envie de faire mieux. Lâcher la proie pour l'acte et faire un « patte de côté » pour que de ses plumes jaillisse l'aile.

Alors laissons-nous conter une nouvelle fois « la magie de no(s) ailes » en attendant avec L. Frank Baum que la sorcière de l'Ouest, la bien nommée El-Fa-Ba, et la sorcière de l'Est reçoivent enfin toutes les deux leurs seaux sur la tête !

« Juchbei, nur ist die Hexe tot ! »

Gilles Olombel

JOURNÉES NATIONALES 2025

« L'aventure psychanalytique
et sa logique »

François Boisdon et Bernard Nominé

L'aventure analytique à l'aune de l'aventure scientifique *

Pour l'historien de la pensée scientifique, l'échec est souvent plus instructif encore que la réussite, car ce sont seulement ces « ratages » qui nous permettent de nous apercevoir de l'existence et de la puissance des résistances [intellectuelles] qu'il a fallu vaincre, des obstacles qu'il a fallu surmonter pour arriver à la clarté de la vérité découverte.

Alexandre Koyré, *Études newtoniennes*,
Paris, NRF Gallimard, 1968

Bernard Nominé

Nous avons choisi le terme d'aventure pour traiter de ce qui se vit dans une psychanalyse. Lacan s'est servi de ce terme quand il voulait se référer à une autre dimension que celle de l'expérience analytique. Ce qui me frappe, c'est qu'il a pu aussi bien interroger l'aventure scientifique, mettant ainsi l'accent sur la subjectivité du chercheur et non pas sur le résultat de ses expériences.

Cherchons donc un peu ce qui a conduit Lacan à s'intéresser à l'aventure scientifique. Peut-être cherchait-il un modèle, puisque lui-même a toujours eu cette position du chercheur qui se risque à frayer son chemin hors des sentiers battus ? Comme Freud, il avait le souci de donner un statut scientifique à son travail de recherches. Donc, l'aventure scientifique, ça l'intéressait, et on sait combien il a pu s'appuyer sur les écrits d'Alexandre Koyré, dont les *Études newtoniennes* vont nous servir de point de départ.

*  Script du podcast proposé dans le cadre des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Paris les 29 et 30 novembre 2025.

Koyré nous montre, à travers l'histoire des sciences et notamment celle de la découverte de l'attraction et de la gravitation, comment il a fallu surmonter des résistances intellectuelles, les fameuses hypothèses que Newton dénonçait, pour vaincre, par le calcul, des obstacles et accéder à des découvertes. On peut ainsi tracer le chemin d'Aristote à Descartes et à Kepler pour mesurer ce qui a fait obstacle pour chacun.

François Boisdon

Il me semble en effet que cet appui pris par Lacan sur l'aventure scientifique, notamment guidé par les analyses de l'histoire de la pensée scientifique de Koyré, a été très important pour lui permettre de penser et soutenir l'aventure analytique en acte, en contribuant à sa « mise en question du psychanalyste ». C'est peut-être à mettre en lien avec ce que Lacan a appelé « la praxis de la théorie » qui est fondamentale dans l'histoire de l'invention scientifique et au cœur de l'éthique analytique, comme il le dit dans l'« Acte de fondation ¹ ». Les formules mathématiques de Newton inventées au XVII^e siècle, à la suite des pas de Galilée et de Kepler notamment, et mettant en jeu des conceptions impossibles à la perception et à la pensée commune, ont été opérantes dans le réel environ trois siècles plus tard avec l'alunissage.

Cela fait que l'on pourrait dire que l'aventure analytique soutenue par Lacan, à la mesure de sa cure, de sa lecture de Freud et de sa clinique, est donc intriquée à l'aventure de l'invention des petites lettres et des mathèmes nécessaires à soutenir l'acte analytique et son opérativité dans le réel et à donner ses raisons.

Il y a aussi deux points qui m'ont questionné avec ce début (pour moi) de lectures croisées de Koyré et de Lacan : la réflexion qu'il a développée autour de l'« *hypotheses non fingo* » et de sa formule « l'impossible c'est le réel ». Il me semble qu'il y a là deux pistes très importantes à creuser.

Bernard Nominé

Eh bien oui, creusons ! *Hypotheses non fingo* a fait couler beaucoup d'encre. Koyré insiste sur la traduction de *finco* qui a plusieurs sens en latin : *façonner*, *pétrir*, mais aussi *se représenter*, *imaginer*, et enfin *inventer faussement*. L'adjectif *fictif* est dérivé du participe passé de *finco*. Koyré a choisi de le traduire par *feindre* ; *je ne feins pas d'hypothèses*. On aurait pu dire : *fabriquer* et même *forger*. En tout cas, Newton répugnait à fabriquer des hypothèses parce qu'il ne voulait pas se contenter d'imaginer,

1. [↑] J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 231-232.

il voulait calculer et démontrer. Et pourtant il a nécessairement posé des hypothèses de départ. Alors il faut convenir que le terme d'*hypothèse* a plusieurs sens. Un sens positif pour caractériser une proposition plausible mais non démontrable, qui peut servir de prémisse à une démarche scientifique. Et un sens négatif qui caractérise une fiction qui vient combler un vide quand quelque chose du réel ne peut être appréhendé et que l'on se contente alors d'en appeler à la croyance.

Lacan s'est intéressé aux scrupules de Newton. C'est dans le séminaire *Encore* qu'il dit : « L'inconscient, pas plus que Newton, je n'y entre sans hypothèse ². » Le sujet supposé savoir est une hypothèse sans laquelle on n'entre pas dans le travail analytique, et pourtant la logique du parcours devrait aboutir à ce que l'analysant puisse lever cette hypothèse.

François Boisdon

Ce passage d'*Encore* n'est pour moi pas simple à démêler. Je me demande ce que Lacan introduit là d'éventuellement différent par rapport à ce qu'il a dit dans « Radiophonie » : « Posons que la charte de la structure, c'est l'*hypothèses non fingo* de Newton. Il y a des formules qu'on n'imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel ³. »

Ce serait à travailler précisément, mais je m'interroge déjà : est-ce qu'à ce moment-là, Lacan n'insiste pas sur ce versant du champ de ce qui échappe au savoir, et que ne viendrait pas boucher une hypothèse au sens négatif que tu rappelles ? Serait-ce le versant de l'objet *a* comme l'index du non prédicable, du réel ? Comment lis-tu ce passage ?

Puis donc dans la dernière leçon d'*Encore* Lacan fait le constat de ce qu'il a amené de nouveau concernant le savoir inconscient en précisant son hypothèse : « Que l'individu affecté de l'inconscient est le même qui fait le sujet d'un signifiant. » N'y a-t-il pas alors un pas supplémentaire dans la visée de l'aventure analytique ? Que l'hypothèse du sujet supposé au savoir devant être en effet levée, elle est complétée par l'hypothèse du parlêtre affecté de la *j'ouïe-sens* de *lalangue*.

Bernard Nominé

Tu fais bien de mentionner ce passage difficile de « Radiophonie ». Tu auras remarqué que Lacan y reprend tout le fil du travail de l'historien Koyré. C'est dire s'il s'est intéressé à ces pas faits par ces aventuriers

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 129.

3.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 423.

qu'étaient Copernic, Kepler, Galilée, Newton et Einstein bien sûr ! Ce qu'il dégage dans ce passage, c'est que, de la rotation des astres au champ de la gravitation, il s'agit de la même structure et Newton arrive à en écrire la formule. Cette formule, personne ne pouvait l'imaginer. Elle ne pouvait pas être une de ces hypothèses que Newton rejetait. C'est à cette écriture que l'aventure scientifique fait émerger du réel que Lacan s'intéresse.

Mais quel est le rapport avec la psychanalyse ? La psychanalyse n'est pas une science, mais Freud et Lacan surtout ont voulu lui donner plus de sérieux que lesdites sciences humaines qui ne se gênent pas pour forger des hypothèses aux allures scientifiques. D'où l'effort fait par Lacan pour dégager la structure de l'invention freudienne qui repose sur l'hypothèse de l'inconscient. Lacan la réfère à une structure inhérente au langage et qui s'énonce ainsi : le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ainsi, à chaque fois que l'on parle on peut supposer un sujet qui veut dire quelque chose, qu'il le sache ou non.

François Boisdon

Non pas une science en effet, mais une pratique appuyée sur une élaboration continue de ce qui y opère « réellement », en suivant l'exemple de l'écriture des petites lettres, des formules scientifiques et d'axiomes comme celui de l'effet sujet que tu rappelles. J'ai été très intéressé quand il est revenu dans « La troisième » sur la question de l'invention de l'objet *a* en disant qu'il n'en avait pas eu l'idée mais qu'il l'avait écrit. Voilà ce qu'il dit : « Ne vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit : "objet *a*" ! C'est tout différent. Ça l'apparente à la logique. C'est-à-dire que ça le rend opérant dans le réel au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée. »

Il n'en avait pas eu l'idée parce que c'est un objet extrêmement complexe dont il n'y a pas de représentation, mais qui est notamment situable comme point logique de la structure, comme une sorte de trou noir gravitationnel à l'œuvre dans toute la clinique, qui permet notamment de situer l'objet en jeu de l'offre psychanalytique susceptible d'opérer à l'engagement dans l'aventure.

Enfin, il faut inviter nos auditeurs à lire ou relire Koyré, qui est un penseur très fertile et une référence importante pour Lacan.

Marie-Élisabeth Girod

Qui me dira qui je suis * ?

Au début, c'est par hasard, parce que je souffre trop : je ne comprends pas, je ne sais pas... mais j'ai mal.

Au début, j'ai hésité, ça va aller, et puis je n'ai pas vraiment besoin.

Au début, je voulais savoir qui je suis vraiment, et si je vais voir quelqu'un, il va me dire ce qui me fait souffrir et pourquoi. Et comment faire. Il saura : sûrement. Les autres savent forcément ce que je ne sais pas. Ils savent ce qui me manque.

Au début, seul le discours du maître fait écho et sens. Il reste celui que je place en sujet supposé savoir et en sujet supposé désir, comme le dirait Jacques Lacan. Je me maintiens ainsi dans la posture de l'enfant qui attend d'être nourri de l'autre, complété par l'autre, rempli de son savoir qui va le rassasier, enfin...

C'est un discours qui m'enferme, qui se boucle autour de moi, qui se répète et auquel je m'aliène inlassablement.

Les séances se succèdent, surprenantes parfois, frustrantes souvent. Aucune réponse ne vient me dire ce que je dois faire et penser. De plus, je me sens bousculée comme si rien n'allait dans mon sens. Je me prends néanmoins au jeu, mais c'est parfois rugueux.

Quel drôle de jeu ? Ça pique, ça bouscule, ça coûte... Mais cela se rencontre aussi.

Au fur et à mesure du temps et des séances, je commence à comprendre certains fonctionnements dans lesquels je me suis installée, je sors de l'*hystorisation* de mon histoire, de l'interprétation pour l'interprétation, de la représentation de la représentation. Bref, je perçois que je change de discours.

*  Contribution présentée le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12, Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

D'un mot, d'une question, d'une répétition soulignés par l'analyste, tel un stop, arrivent la coupure puis l'arrêt d'un processus.

De ma plainte, bien confortable, bien installée, naît du vide d'abord, je ne sais plus à quoi me raccrocher pour continuer à jouir de cela. Sans que je m'en rende vraiment compte, il est advenu une autre posture : je me sens concernée, j'ai quelque chose à y voir.

Le sujet manquant que je suis, que ma plainte représentait, a rabaisé le grand Autre pour faire émerger le petit *a*.

Ce nouveau discours qu'est celui du psychanalyste, avec une écoute bien particulière, une posture bien particulière, celle de ne pas accepter la place dans laquelle le met l'analysant, met à nu l'objet *a* au détriment d'un discours répétitif et aliéné au grand Autre, dont il est difficile de sortir.

Il faut en faire, des tours et des tours d'analyse, pour se libérer de cette aliénation, entendre ce nouveau discours et ainsi laisser la place à son propre désir.

Frédéric Escoffier

Pourquoi se réveiller ? et quelques autres questions *

En ce début d'été, mes pensées flottaient autour du thème de cette journée, « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Je me suis réveillé en pleine nuit avec cette question : l'inconscient existait-il avant Freud ?, reflet de cette réflexion datant des jours précédents : quelle contingence a-t-il fallu pour que Freud réussisse à faire faire un quart de tour au discours du maître ? Quelle contingence... et pourquoi pas... quelle nécessité ? La psychanalyse *ex-isterait*-elle des discours dont elle s'exclut ? Dans quelle mesure son émergence est-elle liée à l'apparition, voire l'alliance, des discours du capitalisme et de la science ?

La question me parut issue d'un devoir de philo, mais en y songeant... Lacan ne nous avait-il pas démontré comment la Chose ne peut, pour nous parlêtres, que s'appréhender par le biais des signifiants qui, en la représentant, en commet le meurtre ? Pouvait-on donc considérer que l'inconscient freudien n'existait pas avant Freud ? Pas plus que l'inconscient réel avant Lacan ? (Le bruit de l'arbre qui tombe sur une planète inhabitée existe-t-il s'il n'y a point d'oreilles pour l'entendre ?)

En inventant une technique qui favorise ces instants, fugaces, d'ouverture de l'inconscient, dans quelle mesure Freud avait-il modifié le lien social des époques qui se sont succédé jusqu'à aujourd'hui ?

Quelques semaines plus tard, nouveau réveil, nouvelle question... aussitôt oubliée car dans la foulée je me posais celle qui a donné le titre de cette contribution : pourquoi donc se réveiller ?

J'associais avec le fameux « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » de *L'Interprétation des rêves*, dans lequel Freud apportait une réponse claire

*  Contribution présentée le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12, Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

à cette interrogation. On se réveille... pour mieux se rendormir. Si le cauchemar est un moment de proximité du réel intolérable pour le sujet, le sommeil, lui, doit être protégé. Le sujet se fonde, après tout, de ce « non-rapport » avec le réel et a pour fonction de fabriquer une réalité, toujours fictive, imaginaire, disons simplement, rêvée.

La suite de mes associations me permet de procéder à la distinction suivante : ces successions de réveils et d'endormissements seraient différentes d'un, je l'appellerai ainsi, « réveil analytique », un franchissement insondable du sujet. La question, ainsi affinée, deviendrait : pourquoi se réveiller analytiquement ?

Faisant suite à un réveil premier, Rubicon freudien, le « père de la psychanalyse », avec son désir particulier, a su tenir la barre, ignorant les séductions de ses patientes *hystoriques*, continuant malgré l'horreur de ça-voir. Il a su mettre au jour l'inconscient dans d'énigmatiques manifestations qui font trou dans la réalité du sujet et dans le discours courant. C'est tout bonnement inouï. Et depuis, d'analysants en analystes, se répète ce quart de tour, pas systématiquement, mais en tout cas mystérieusement.

Cette question était donc aussi celle de la transmission de la psychanalyse, qui ne se fait pas par le livre, ni par l'adoubement, mais d'abord par l'expérience particulière d'une analyse. C'est ce particulier, non « maîtrisable » (ni licence, maîtrise ou doctorat), qui pousse au travail.

C'était donc de la question de l'existence d'un désir de l'analysant qu'il s'agissait. Car la douleur qui le pousse à franchir la porte d'un psychanalyste suffit-elle pour poursuivre l'analyse au-delà de l'imagination et des premières satisfactions obtenues ?

La souffrance réveille, certes, active une intranquillité extraordinaire (qui deviendra son ordinaire pendant l'analyse... et ensuite). Comment un sujet, je le répète, structurellement fondé du non-rapport sexuel, qui conséquemment fabrique sa réalité à partir du langage, peut-il soutenir ce désir de lucidité ? Un désir de se « coltiner » le travail analytique que potentiellement il poussera jusqu'au bord du réel, toujours hors de portée, impossible, insoutenable ? Bien sûr l'analysant, en la débutant, ne sait pas ce qui l'attend au cours de son analyse. Mais il revient, séance après séance, en appui sur le transfert, qui soutient lui aussi en quelque sorte un rêve éveillé : celui qu'on le comblera, qu'on l'aimera, qu'on le guérira. Jusqu'au moment d'une fameuse chute, ses espoirs sont moins placés sur un inconfortable réveil que sur le recouvrement d'un sommeil plus profond, bienheureux. L'analyste par ses interventions saura dire à l'analysant : « Tu peux toujours rêver ! »

Pourquoi alors chercher ce réveil, sachant *a fortiori* que la « pilule du rêve » est en vente libre à chaque coin de pub dans notre société de consommation ? Pire, car si le discours du maître, dédoublé par celui de l'universitaire, était d'ores et déjà somnifère, ceux du capitaliste et de la science sont des alliés redoutables, poussant non au sommeil mais carrément au coma extatique. Hypnos jumeau de Thanatos... Il serait logique d'en déduire que la psychanalyse va vraisemblablement disparaître face à la multitude des offres de thérapies brèves, scientifiques ou non, promettant en tout cas une économique guérison.

Ce désir particulier conduit-il à entamer un travail à contre-courant, à contre « discours courant », à réaliser que nous sommes disjoints de nous-mêmes, de l'Autre ? Ce désir qui nous engage dans un travail long et coûteux est-il menacé par la léthargie qui caractérise notre mode de vie contemporain ? Ou *a contrario* les conditions du lien social – « comptant pour Un » – menaçant le sujet dans son fondement ne le conduisent-elles pas, encore et encore, à vouloir s'extirper du cauchemar ?

Cela a fait surgir cette autre question : pourrait-on avancer que les discours hystérique et analytique sont les discours qui réveillent ?

Ne nous le cachons pas, ce n'est pas parce que l'on a terminé une analyse que l'on ne se rendort pas régulièrement. Mais il y a toujours trace du sursaut qui a eu lieu et l'on se réveille parfois en pleine nuit, parfois en plein jour. « Ça ne vous laisse pas tranquille » serait-il une formule possible de l'aventure psychanalytique ?

Peut-être que la nécessité pour les analystes de continuellement travailler les concepts psychanalytiques, de les articuler avec la clinique et la subjectivité de leur époque, est parente d'une nécessaire insomnie, liée au surgissement de l'élaboration, élevée à la dignité de l'association. En soi elle s'oppose à la léthargie du discours universitaire qui pétrifie le savoir. Il me semble que Lacan a inventé les mathèmes et les formules du type « il n'y a pas de rapport sexuel » dans l'intention d'éviter ce penchant à la douce illusion de la compréhension, *jouis-sens* anesthésique.

Pour terminer, je me suis demandé si ce « réveil » ne se concevrait pas autrement que dans son alternance avec un inéluctable retour à la somnolence. Après une analyse, la cuillère de Dali vient régulièrement tinter sur le sol lorsque notre désir s'engourdit dans une confortable consistance. C'est pourquoi les sujets affublés du désir de l'analyste visent le ré(v)e(i)l en comprenant pas-tout.

Espérant ne pas vous avoir endormis...

Yann Dujancourt

La mésaventure psychanalytique *

L'argumentaire proposé par la commission scientifique des Journées nationales de notre école, à laquelle participe notre invitée Dominique Fingermann, met en avant trois acceptions du terme d'aventure.

La première fait référence au destin, que la diseuse de bonne aventure vous déchiffre au creux de la main. Vouloir connaître l'avenir n'est pas nouveau, comme la recherche d'indices, de signes, autant de présages, du vol des oiseaux à la science des mouvements d'astres, pour tenter de dégager une logique causale. Au mieux : le bon vouloir des dieux.

L'aventure se comprend ensuite comme relevant de la contingence, soit l'un des quatre modes de la logique modale aux côtés du possible, de l'impossible et du nécessaire et que Lacan traduit par la formule *ce qui cesse de ne pas s'écrire*. C'est principalement cette version de l'aventure que l'on retient pour parler du parcours analytique : domaine des surprises apparaissant quant au fantasme, aux affects, aux identifications. Ça n'était pas écrit d'avance. La psychanalyse peut donc se prévaloir d'honorer la contingence. Mais elle n'est pas seule à le faire, car la contingence du monde empirique est pour le religieux preuve de l'existence de Dieu.

Enfin, la question du transfert, à entendre dans cette aventure qui se veut liaison passagère et impliquera nécessairement un terme, une fin d'analyse, qu'elle aboutisse à la passe ou non.

À suivre le dictionnaire culturel d'Alain Rey, la signification mise de côté par l'argumentaire est la suivante : aventure, « entreprise hasardeuse, périlleuse », qui comporte donc un risque, soit tout ce qui peut confiner le vécu à une mésaventure.

*  Contribution présentée le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12, Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

Aussi, la question qui est la mienne et que je voudrais mettre au débat aujourd'hui est celle-ci : quels seraient les dangers de la psychanalyse, quels périls supposés ferait-elle donc courir au sujet analysant, au point de la faire disparaître des lieux de soins et d'enseignement ? Comment peut-elle susciter, chez certains qui l'ont entraperçue, une haine si farouche ?

Pour répondre à cette question, je souhaiterais évoquer deux textes dessinant les contours d'une psychanalyse caricaturale, inefficace, voire délétère, et imbue d'elle-même. Le plus récent est le livre de Nicolas Demorand *Intérieur nuit*, où le journaliste relate son parcours ou plutôt son errance de soins, qu'il entame – « choix malheureux ¹ », nous dit-il – avec des psychanalystes. La lecture de son récit a le mérite de faire entendre un vécu de patient résistant aux traitements les plus lourds, allant jusqu'aux injections de kétamine.

Seuls l'approche institutionnelle hospitalière, les traitements médicalementeux et surtout la reconnaissance de sa grande souffrance comme « maladie mentale » lui permettent un certain apaisement, occasionnel, fugace et partiel. Pour lui, pas de rencontre avec la psychanalyse. Le récit de ses expériences ratées dans les cabinets d'analystes va même jusqu'à la comparaison peu flatteuse avec l'hôtel du film *Shining*.

Autre texte, celui-ci plus ancien, paru en 2005, *Le Livre noir de la psychanalyse*, faisant autorité dans la guerre haineuse menée contre la psychanalyse. Parmi les auteurs, des comportementalistes bien évidemment, américains en particulier, mais également des « déconvertis », déçus et pourfendeurs déclarés de la psychanalyse. Je prends l'exemple de Jacques Van Rillaer, professeur émérite de psychologie à l'Université catholique de Louvain en Belgique, et j'invite à lire son billet de blog sur Mediapart ² où il retrace un parcours allant du désir d'absolutisme religieux à la réfutabilité scientifique des sciences cognitives, en passant par ce qu'il appelle « dix années de dissonance cognitive » au cours desquelles il dut tant sacrifier sur l'autel de l'opportunisme universitaire de sa carrière et vendre au diable du freudisme ce qu'il aurait certainement appelé *son âme*. Bref, tout ça pour vous esquisser la trajectoire d'un jeune homme de 18 ans prêt à prononcer son vœu d'obéissance (c'est le terme consacré) au maître de l'ordre et qui se retrouve à 81 ans à faire encore son beurre en publiant tous les deux ans un nouvel ouvrage sur le charlatanisme des psychanalystes.

1.  N. Demorand, *Intérieur nuit*, Paris, Les Arènes, 2025, p. 45.

2.  J. Van Rillaer, « De Freud et Lacan aux TCC », billet de blog, Le club Mediapart, 28 avril 2018.

Dans son ouvrage *Lacan, l'inconscient réinventé*, Colette Soler évoque les sujets « qui, venus à bout de la relation au savoir qu'est le transfert, s'al-lègent de leur propre "horreur de savoir", en la convertissant en haine, aussi bien haine de l'analyse que de ses suppôts, Freud, Lacan – et, bien sûr, celui ou celle qui les a accompagnés dans le parcours ³ ». Mais cette conversion survient en fin d'analyse, par ceux qui s'y sont aventurés assez loin. Nul doute que les deux exemples cités ne relèvent pas de ce transfert liquidé, abouti ; ils témoignent davantage d'une méprise du début, car le discours analytique n'a rien du médical, du scientifique, ni du religieux. Confusion et déception peuvent être grandes. Celles face à la non-réponse également.

Tout au long de son enseignement, Lacan nous a montré en quoi la logique psychanalytique se distingue du religieux et du scientifique, ce que je vous propose d'illustrer par trois références. Je pense notamment à l'introduction de son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux* où il nous dit que « la psychanalyse, qu'elle soit digne ou non de s'inscrire à l'un de ces deux registres, peut même nous éclairer sur ce que nous devons entendre par une science, voire par une religion ⁴ ». Il y souligne « le maintien presque religieux des termes avancés par Freud pour structurer l'expérience analytique ⁵ » et questionne « ce qui en elle [la communauté psychanalytique] peut bien faire ici écho à une pratique religieuse ⁶ ». Par ailleurs, il y interroge la scientificité de la psychanalyse et en dégage la question du désir de l'analyste comme trait distinctif. C'est par la question de l'objet et de son maniement que les choses s'éclairent et s'opposent.

Je retiens ce passage de la leçon du 9 décembre 1975 du séminaire *Le Sinthome*, quand Lacan aborde la logique topologique du nœud : « Cette méthode, puisqu'il s'agit de méthode, se présente comme sans espoir – sans espoir de rompre d'aucune façon le nœud constituant du symbolique, de l'imaginaire et du réel. À cet égard, disons-le de façon lucide, elle se refuse à ce qui constitue une vertu, et même une vertu théologale. C'est en cela que notre appréhension analytique de ce qu'il en est du nœud est le négatif de la religion. On ne croit plus à l'objet comme tel. [...] L'analyse trouve sa diffusion en ceci qu'elle met en question la science comme telle – science pour autant qu'elle fait d'un objet un sujet, alors que c'est le sujet qui est lui-même divisé ⁷. »

3.  C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 83.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 12.

5.  *Ibid.*, p. 15.

6.  *Ibid.*, p. 10.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 36.

Donc, s'il y a une logique de la psychanalyse, ce serait une logique athée d'un objet auquel elle ne croit pas, là où religion et science lui donnent consistance – consistance dans le temps qui s'appelle espoir et progrès.

« Que m'est-il permis d'espérer ? » Voilà la question kantienne posée à Lacan dans « Télévision ». Et voici sa réponse : « La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé. Bien plus, excusez-moi de parler des vus de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles : c'est assurément là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture ⁸. »

Désir décidé et transfert en place sont évidemment des préalables nécessaires au début de l'analyse, pour éviter toute mésaventure psychanalytique. Ajoutons-y un repérage rigoureux des attendus et notamment de ces appétits du dogmatisme scientifique et de l'idéalisme religieux. Mais pour la suite, qu'en est-il du transfert, c'est-à-dire de l'amour adressé au savoir ? Colette Soler, dans le numéro 38 du *Mensuel*, nous répond que « dans une École : seule la relation de transfert au savoir peut limiter [l]es effets [de la haine]. Soustrayons ce transfert et il ne restera que la destructivité ⁹ ». C'est bien parce qu'il y a un transfert de travail que nous sommes autour de cette table aujourd'hui et qu'inviter Dominique Fingermann nous est apparu : logique.

8.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 543.

9.  C. Soler, « Le transfert, après », *Mensuel*, n° 38, Paris, EPFCL, mai 2008, p. 46-54.

Dominique Touchon Fingermann

Il faut naviguer*...

Navegar é preciso, viver não é preciso

F. Pessoa ¹

Le titre des prochaines Journées nationales de l'EPFCL nous séduit, nous réjouit, voire nous rassure, *a priori*. Mais au-delà, il propose une réponse précise à l'interrogation que chacun se pose (en tout cas nous le souhaitons !) : qu'est-ce que la psychanalyse ? En quoi consiste sa différence d'avec les psychothérapies en tout genre ? En effet, ce titre se présente comme une proposition explicite qui affirme que la psychanalyse consiste en une aventure, et qu'elle a une logique propre. Nous pourrions même anticiper : l'aventure psychanalytique est sa logique.

Je propose d'aborder cette proposition en quatre temps : 1. Logique et éthique de l'aventure psychanalytique ; 2. S'embarquer ; 3. Tenir le cap ; 4. Sauter.

Logique et éthique de l'aventure psychanalytique

Logique

« Aventure » provient de la même racine latine qu'« avenir », ce qui a porté le mot dans deux directions opposées : le destin, ce qui est écrit, et le hasard, ce qui est imprévu.

L'aventure psychanalytique permet de « lire l'avenir », déchiffrer ce qui est écrit, le destin qui s'inscrit du fait de la constance du fantasme. Mais au-delà, l'aventure psychanalytique mettrait en jeu une rencontre,

*  Texte présenté le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12 Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

1.  F. Pessoa, *Álvaro de Campos, Obra poética*, volume unico, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1983.

qui, par chance, et au fil de son parcours, permettrait de déjouer ce destin fantasmatique et de conjuguer le Dire de l'Un à un advenir incalculable mais toujours actuel.

Entre destin et hasard, on conçoit d'emblée que l'aventure psychanalytique sera balisée par la logique qui y déclinera les catégories de l'impossible au possible en passant par le nécessaire et la contingence. Nous pouvons poser d'emblée qu'elle articulera la logique du signifiant et la logique de l'acte.

Jacques Lacan a eu très tôt recours à la logique mathématique pour rendre compte de l'inconscient, en posant dès le Séminaire IX, *L'Identification* (1961-1962), le problème logique : comment le signifiant et l'appareil du langage peuvent-ils identifier l'unique et le singulier du sujet soumis au langage ? Il en déduira dès l'année suivante l'élément de structure, qui n'a pas d'autre consistance que logique, l'objet *a*, qui fait limite à la fuite du sens où se perd l'aliénation/soumission au signifiant, dite subjectivation. En 1967, dans son séminaire *L'Acte analytique*, Lacan élabore le modèle logique qui permet d'écrire l'opération de l'analyse sur la structure du sujet telle que celle-ci se transfère dans le dispositif analytique. L'écriture du mathème du discours analytique qui s'en déduit lui permettra, lors des deux années suivantes, d'écrire les autres discours, soit les différents liens sociaux que la structure du signifiant rend possibles.

Pendant plus de vingt ans, Lacan a exploré l'aventure de la logique mathématique, ses opérations et son abord des paradoxes qu'elle identifie, pour rendre compte de l'inconscient et de l'opération de transformation que la psychanalyse ne cesse de soutenir.

Éthique

Le vocable « aventure » tel que nous l'utilisons aujourd'hui ouvre un champ sémantique qui nous emporte immédiatement vers la surprise, l'inconnu, l'imprévu, le non-programmé, l'événement, la contingence, le risque, voire l'accident. Nous remarquons que tous les termes de cette série impliquent une réponse, de l'ordre de l'acte et de la conduite, c'est-à-dire introduisent d'emblée une dimension éthique.

S'aventurer résonne alors avec se risquer, oser, inventer, avoir de l'audace, du courage, passer à l'acte, sauter, se passer de garantie, de modèle, du mode d'emploi, prendre des chemins de traverse, oser des raccourcis, se permettre des détours, sortir des sentiers battus, voire transgresser. L'aventure implique toujours un déplacement mais n'est pas de l'ordre d'une errance, plutôt une aberration, dans le sens : écart par rapport à un chemin attendu.

Lacan s'étonnera de cette aberration ² qui fait qu'un psychanalysant passé à l'acte de l'analyste puisse vouloir s'aventurer à soutenir la reproduction de l'opération qu'il vient de traverser à dure peine et il voudra en recevoir les échos dans le dispositif mis en place à cet effet : la passe, qui devrait nous donner des nouvelles des réponses éthiques aux effets logiques de l'aventure analytique.

La psychanalyse

En quoi le procédé freudien – qui engage autant l'analysant que l'analyste – s'applique-t-il à cette conception de l'aventure qui implique la logique et l'éthique et solidarise le faire analysant et l'acte du psychanalyste ? Nous pourrions résumer cela en disant simplement avec Lacan : « Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique [...] la logique commande ³. » Soit : à la logique de l'insu que recèle et transporte la parole analysante, réponse éthique, celle du psychanalyste, qui par son acte donne d'entrée de jeu sa valeur logique de vérité au « n'importe quoi » que la règle fondamentale sollicite.

C'est déjà ce que nous entendions quand Lacan en 1955 dans « Variantes de la cure type » lançait : « La psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste ⁴. » En effet, c'est dire que le faire psychanalyse, le faire analysant, dépend de l'analyste, de sa mise, de sa mise en acte, de son en-gage dirait Michel Bousseyroux ⁵.

Ce qui conditionne la possibilité d'une aventure analytique, c'est un engagement, éthique donc, en cela qu'il supporte d'emblée la dimension logique de l'inconscient que Freud avait indiquée avec son « ombilic des rêves ». L'offre de l'analyste (qui antécède toute demande d'analyse) situe l'inconscient comme savoir de l'insu (et comme insuccès aussi d'ailleurs ⁶), ce

2.  J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 1^{er} juin 1972 : « Cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à en somme, ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait *a-normal* – objet *a normal* – que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut, qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage. C'est bien en ça que j'ai institué provisoirement cet essai de recueil pour savoir pourquoi quelqu'un, qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste » (édition à usage interne de l'ALI, p. 110).

3.  J. Lacan, « L'Acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.

4.  J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 329.

5.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, p. 47.

6.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, 1976-1977.

qui pourrait s'écrire sur une portée musicale comme anacrouse ⁷ – ce silence qui précède la première note – et que la logique inscrirait par exemple dans la suite des nombres avec l'ensemble vide { }, celui d'où s'origine toute la suite et qui est inclus dans chacun des éléments de cette suite ⁸.

C'est ainsi que la logique commande à l'acte (éthique) qui la supporte en posant l'inconscient, condition de l'aventure analytique que déroule le faire analysant, soit le travail du transfert déplié par l'association libre. Il est important de noter qu'autant l'analysant que l'analyste doivent embarquer, pour qu'il y ait analyse, mais que l'analysant ne risque pas l'aventure s'il n'y est pas conduit par la mise de l'analyste.

Si l'aventure dépend d'une prise de risque éthique, à tout moment c'est le constat logique qui mène et ramène le sujet au point où il doit s'engager et se risquer, du début à la fin du voyage. Même si celui-ci semble démarrer comme une croisière où on se balade avec ravissement d'une association à l'autre, d'une séance à l'autre, d'une fiction à l'autre, la butée logique ne tardera pas à affecter celui qui s'emballait dans cette avenue du sujet supposé savoir.

En effet, la logique en question se révèle assez vite de par la « profonde insuffisance logique du signifiant ⁹ » qui tourmente l'analysant dans le parcours analytique telle une impuissance, jusqu'à se démontrer finalement comme l'impossible. L'aventure psychanalytique consiste principalement à oser dribbler, contourner, l'impuissance du signifiant à dire de l'être : seule l'éthique permet de soutenir la logique. S'aventurer dans ce parcours peut permettre d'en extraire la limite, que Lacan a nommée « objet a », et d'en déduire l'inconscient comme le réel qui ancre l'*ex-sistence* du parlêtre.

Il y a donc des moments cruciaux qui conduisent l'aventure du début à la fin :

S'embarquer

L'aventure commence à l'aurore de chaque matin...

L'aventure commence au début ; l'entrée en analyse causée par un non-sens qui turlupine est un saut dans l'inconnu : il faut le faire ! Et ce même si ce saut croit prendre appui sur un Autre qui sait. Il y a un avant et un après ce moment crucial de l'entrée, ce qui avait autrefois occasionné l'idée d'une « passe à l'entrée ».

7.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, op. cit.

8.  G. Frege, *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Le Seuil, 1970, § 55.

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 276.

L'aventure commence au début, en fait, aussi et toujours au début de chaque séance, elle commence par un suspens, un soupir, un silence : comment à chaque fois le dire reprend son souffle et s'engage dans le défilé des dits.

Prenons donc l'histoire depuis le début. Au début, quelqu'un souffre : de qui, de quoi ? De trop, de pas assez, de pas comme il faut, pas comme je veux. Il souffre de mal-être, ce que Lacan a une fois nommé la douleur d'*ex-sister*. La douleur d'*ex-sister* renvoie à ce quelque chose de l'être du sujet qui reste en dehors de toute raison mais ne cesse de se manifester et de résonner sur les murs des liens, et depuis le mystère du corps parlant.

Alors ce quelqu'un peut prendre son courage à deux mains et sonner à la porte d'un psy pour y trouver la clef de cette inconnue qui le tourmente. Il ne sait pas encore que la raison de cette tourmente est ce qui la cause : l'objet qui n'a pas de nom. L'aventure d'une psychanalyse peut commencer quand, par chance, il tombe sur un psychanalyste qui saura mettre en cause cet exil.

Étonnamment, l'aventure commence par une règle de conduite : la règle fondamentale, son énoncé, et, en deçà, le dire qui soutient son énonciation. C'est cette règle qui engage l'aventure analytique et sa logique. Si la règle paraît promettre la liberté qu'elle commande, « Dites ! N'importe quoi ! », c'est-à-dire semble promettre l'aventure, c'est la logique du signifiant qui va s'imposer très vite. Nous savons depuis Lacan que la parole que la règle convoque est soumise au langage, condition de l'inconscient. Ce qui la caractérise, c'est ce qu'elle ne dit pas, ce qui reste toujours « à dire », l'*ex-sistence* de ce dire inconscient conditionnant tous les dits.

La règle fondamentale engage le sujet, en tant qu'il se démontre comme ce qui est représenté par le signifiant pour un autre signifiant, mais, dit Lacan dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*, celui-ci pour s'y aventurer doit déjà toper avec la destitution subjective. En effet, il doit se laisser conduire par la logique des signifiants qui s'enchaînent de l'un à l'Autre, mais dès le début constater « la profonde insuffisance logique du signifiant », qui ne dira jamais tout à fait ce qu'il en est de l'être et de sa douleur d'*ex-sister*, qui cependant fait signe çà et là. La règle convoque donc le sens et le signe, ce qui se lie et l'émergence contingente de ce qui ne se dit pas mais se fait savoir.

Nous retrouvons donc ici l'aventure dans ses deux dimensions, l'*automaton* et la *tuché*, la nécessité et le hasard : c'est logique. Il y a donc à renouveler constamment le pari que ce chemin qui a l'air de ne mener nulle part puisse mener celui qui souffre au cœur de son être, ce qu'on peut appeler avec Lacan sa jouissance, c'est-à-dire ce qui ne se subjective pas.

Il y a un instant, peut-être un instant de voir, comme un instant de bascule où celui qui s'engage doit céder sa plainte et en isoler son symptôme comme signe de la singularité en souffrance, au point de l'y mettre en gage pour y trouver son sens : le sens du symptôme, titrait Freud. La pratique de la parole et la pratique du sens qui se mettent en jeu, embarquent dans l'exploration des nœuds du signe et du sens, déplacement aventureux qui peut conduire à en dévaloriser la jouissance. C'est le début de la cure...

Le transfert de signifiant qui conduit l'association libre de métaphore en métonymie comporte une série de conséquences : la première est ce qu'on appelle le transfert. Cette inconnue que transporte la chaîne signifiante, ce qui ne se subjective pas, prend valeur d'objet, qui est déplacé sur l'analyste. Celui-ci consent à occuper cette place, non sans en prendre la mesure, « peser le poids de la demande », c'est l'un des enjeux des entretiens préliminaires, quand l'analyste décide, prend le risque de l'en-gage dans l'aventure de chaque analyse. Il s'y engage tout en sachant que c'est comme leurre, comme semblant qu'il occupe cette place. Il lui faut bien consentir, être dupe, de cette imposture fondamentale de l'analyste pour prendre part à cette aventure. Lui aussi prend des risques, « le sentiment d'un risque absolu ¹⁰ », car lui non plus ne sait pas ce que réserve l'insu du parcours qui s'inaugure.

Tenir le cap

Une fois embarqués, dans les péripéties du transfert et de l'acte, il faut tenir le cap. *Cap au pire*, dirait Beckett ¹¹. C'est en fait un des noms de ce qui est mis en cause.

Une fois embarqués, il s'agit de supporter l'aventure du désir de psychanalyse : du côté du travail soutenu de l'analysant, et du côté de la responsabilité de l'analyste, c'est-à-dire sa réponse, en termes de désir et d'acte.

La logique de la cure réserve quelques épreuves, qui bien que probables surgissent toujours d'une manière inattendue et demandent réponse. La logique et l'éthique restent inséparables. Probables, car cela relève de la logique du signifiant et du fait que ses chaînes et enchaînements tournent autour de ce qui ne se lie pas, comme dirait Freud, autour de ce qui échappe au sens qui fuit. Ce point hors ligne qui oriente toutes les chaînes de la parole « libre », c'est le sens réel. Le dire inouï de tous ces dits.

Tenir le cap relève de l'éthique.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 45.

11.  S. Beckett, *Cap au pire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991.

L'épreuve du transfert et de son maniement

C'est la stratégie transférentielle de l'analysant qui mène la danse, mais c'est la tactique de l'analyste qui en impose le *tempo*. La tactique permet de ne pas perdre le nord, car elle se règle sur la politique de la fin.

La tactique de l'analyste demande du courage, c'est pourquoi Lacan a parlé de « l'horreur de l'acte ». Quel courage ? Celui de ne pas s'endormir bercé par le roman de l'analysant et rester prêt à l'entreprêt ¹², c'est-à-dire que son attention flottante lui permette de saisir l'occasion de l'interprétation, celle qui prestement coupera dans le sens pour y faire résonner le signe. Peu importe les dits de cette intrusion quelquefois réduite à un grognement, une interjection ou autre bousculade du sens commun. Son silence, sa position tiennent à la fois de l'éthique et de la logique. Éthique, car il doit mener l'aventure à partir de ce qu'il n'est pas : ni comme sujet ni comme jouissance. Logique, car c'est en occupant cette position qu'il va en faire apparaître la logique, devant laquelle l'analysant va devoir répondre.

Pour l'analysant, l'épreuve du transfert passe par bien des détours de ses amours avec la vérité, jusqu'à ce que ses espoirs déçus conduisent l'amour du savoir à savoir prendre en compte et en considération l'insu qui le détermine.

L'épreuve du symptôme

L'analyste serait le complément du symptôme en tant que placé comme sujet supposé savoir par la grâce du transfert, il serait le vecteur qui donnerait sens à ce qui n'a pas de sens.

L'épreuve du symptôme du côté de l'analysant se fait en trois temps : l'instant de voir que sa douleur le concerne en propre ; le temps pour comprendre que le sens qu'il y trouve renvoie toujours à l'Autre et lui fait perdre de vue le signe de l'Un ; le moment de conclure que ce dont il fait signe c'est ce qui le désigne comme à nul autre pareil.

L'épreuve pour l'analyste, c'est d'accompagner ce périple dans tous les sens possibles – car l'enveloppe formelle du symptôme peut prendre de drôles d'apparences – sans craindre le pire pour l'analysant, qui souvent semble s'embarlificoter de plus belle dans le sens du symptôme. Il s'agit de garder le cap en supportant les détours par la *varité* du symptôme, jusqu'à ce que la logique de la cure, avec tous ses déplacements, puisse enfin dévaloriser la jouissance du sens et en déduise que « Y a d'l'Un » et rien d'autre.

12. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 545.

L'épreuve de la répétition

Une autre musique se joue en contrepoint de la chansonnette des associations et du travail de transfert, autre chose qui ne cesse pas de s'écrire. Si le symptôme écrit du Un, la répétition ne cesse pas d'écrire ce dire de la demande : *re-petitio*, qui ne peut s'écrire que depuis l'ensemble vide { }, car il ne contient aucun élément signifiant qui dirait le point de départ de l'acte d'énonciation de toute demande.

Comment supporter cette insistance infernale de ce qui se répète de ne pouvoir s'énoncer et qui faute de mieux prend le chemin de la constance du fantasme pour donner du poids, le poids de l'objet, à l'insistance de cette instance qui n'est qu'un lieu, celui d'où part toute énonciation, le lieu du dire de l'*ex-sistence* ? Comment l'obstination de l'analyste à ne pas dévaloriser ce lieu d'appel, « le dire de la demande ¹³ », peut-elle en faire déduire le dire toujours à venir ?

Sauter

Le chemin incertain de l'aventure analytique non seulement n'évite pas l'épreuve de l'angoisse, mais la met en fonction de preuve des moments de passage entre le sens et le signe, la vérité et le réel, le transfert et l'acte. Ce sont les mauvaises passes de l'aventure analytique, mais ce sont les occasions où les impasses peuvent se réduire et se résoudre à l'impossible, c'est-à-dire consentir à la logique du signifiant. Il ne suffit pas de passer le pont, il n'y a plus de passerelle, de l'un à l'Autre, reste le saut toujours périlleux.

Le voyage qui s'était engagé comme un pas-de-deux se termine sur ce pas de deux, qui ouvre la voie de l'identification au symptôme, que je lis simplement comme ce moment de conclure où le sujet décide, assume que : Y a d'l'Un.

*

Nous pouvons donc conclure que l'aventure psychanalytique *est* sa logique, logique qui mène au point de l'indécidable où la conclusion ne peut être un calcul mais un pas au-delà d'un calcul de la jouissance qui se mesurerait à l'aune de l'Autre et de son manque.

Et le « je n'ai plus rien à dire » qu'énoncent certains analysants peut résonner en fait : je n'ai plus rien que le dire. Et là, commence une sacrée aventure : « le véritable voyage ¹⁴ ».

13. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 473.

14. [↑](#) J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, op. cit., p. 100.

FRAGMENT

Fragment

Le choix d'Isabela Ledo *

Dans son séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan s'efforce avec insistance de démontrer que ce qui est en jeu dans le discours analytique n'est pas de l'ordre de la connaissance... ou disons plutôt, de nous faire sentir que, justement, de là, le savoir émerge comme un trou, soulignant qu'il n'y a pas de connaissance qui ne passe pas par l'expérience. La chance qu'il y ait un savoir dépendrait d'une expérimentation qui évoque un déplacement...

J'en cite deux passages :

L'objet (a) n'est un objet qu'en ce sens qu'il est là pour affirmer que *rien de l'ordre du savoir n'est sans le produire*. C'est tout à fait autre chose que de le connaître. Que le discours psychanalytique ne puisse s'articuler qu'à montrer que cet objet (a), pour qu'il y ait *chance d'analyste*, il faut qu'une certaine opération, qu'on appelle l'expérience psychanalytique, ait fait venir l'objet (a) à la place du semblant.

[...]

Ce que les gens attendent, dénoncent du titre d'intellectualisation, ça veut simplement dire ceci qu'ils sont habitués *par expérience* à s'apercevoir qu'il n'est nullement nécessaire, il n'est nullement suffisant, de comprendre quelque chose pour que quoi que ce soit change. La question du savoir du psychanalyste n'est pas du tout que ça s'articule ou pas, *la question est de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir*.

J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*,
leçon du 2 décembre 1971

Sur quelle position éthique s'appuyer pour qu'il y ait chance que surgisse *de l'analyste* à partir des traces d'un *feu follet* et non d'un *fiat lux* ? Je suis quelques pistes dans le séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, dans lequel on peut lire qu'il faut céder à une certaine *folie d'une écriture*... se

* [↑](#) Isabela Ledo, AE, 2025-2028, membre du Forum Champ lacanien de São Paulo. Traduit du brésilien par Claire Parada.

laisser aller, se laisser *attraper*, être pris, se laisser bercer par *l'insu* qui sait, par l'inconscient...

De nous mettre dans cet état dit pudiquement « d'attention flottante », qui fait que justement quand le partenaire là, l'analysant, lui en émet une, une pensée, nous pouvons en avoir une tout autre, c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair. Et c'est justement de là que peut se produire l'interprétation, c'est-à-dire que, à cause du fait que nous avons une « attention flottante », nous entendons ce qu'il a dit quelquefois simplement du fait d'une *espèce d'équivoque*, c'est-à-dire d'une équivalence matérielle, nous nous apercevons que ce qu'il a dit... *nous nous apercevons parce que nous le subissons...* que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement *en l'entendant tout de travers* que nous lui permettons de s'apercevoir d'où ses pensées, sa sémiotique à lui, d'où elle *émerge* : *elle n'émerge de rien d'autre que de l'ex-sistence de lalangue. Lalangue ex-siste ailleurs que dans ce qu'il croit être son monde.*

J. Lacan, *Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974

Si les analyses ont leurs fins, mais que la formation analytique continue, comment l'organiser de manière à recréer les conditions pour que nous puissions continuer à être traversés, bercés par l'expérience – avec un savoir dysharmonique, « un savoir qui d'aucune façon n'est attribuable à un sujet qui présiderait à l'ordre, qui présiderait à l'harmonie ¹ » – et non pour nous en faire les maîtres ?

1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, leçon du 21 mai 1974.

XIII^E RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL

« L'éthique de la psychanalyse
et les autres »

São Paulo, 23-26 juillet 2026

Prélude 1

Sandra Berta

À propos du silence dans la fonction de l'analyste *

Je pars d'une observation de Colette Soler dans son texte « Éthiques ¹ » qui fait référence à *une éthique convertie au silence*, tant pour le désir de l'analyste que pour l'acte analytique, et à propos de laquelle Lacan pose la question de savoir « comment la voie de bavardage de l'expérience analytique y conduit ² ». Il avait déjà averti qu'il n'y a pas de parole sans réponse, même si celle-ci renvoie au silence, tant qu'il y a un auditeur ³. Le fait que l'analyste se taise au lieu de répondre est une indication intéressante à cet égard. C'est d'ailleurs ce point qu'il convient de remettre en question, car c'est là que se noue l'invocation de la parole et de la voix.

S'agit-il uniquement d'une question de tactique et de stratégie, ou cela renvoie-t-il à la politique et à l'éthique de la psychanalyse ? J'opte pour la seconde possibilité. L'analyste doit payer des mots et de sa personne, offrant par cet acte la possibilité d'entrer en analyse. Rappelons-le : c'est cette offre qui permet d'entrer en analyse. Dans cet espace vacant, dans la novation de l'espace de la parole, la règle fondamentale prend toute sa force en rendant possible l'association *libre* de la parole de l'analysant. Nous savons que la liberté a un cadre : celui du fantasme qui, par définition, est l'interprétation du sujet face à l'énigme du désir... de l'Autre (*Che vuoi* ?). Le silence de l'analyste fonctionne donc comme une inconnue pour faire allusion au désir qui interroge l'analysant. Ce n'est pas n'importe quel silence, ce n'est pas rester

* [↑](#) Prélude au XIII^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL, « L'éthique de la psychanalyse et les autres » qui se tiendra les 24 et 24 juillet 2026 à São Paulo.

1. [↑](#) C. Soler, « Éthiques », Argument du XIII^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL « L'éthique de la psychanalyse et les autres ».

2. [↑](#) J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 684.

3. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, op. cit., p. 123.

muet, c'est un silence qui peut être habité par des questions précises, des ponctuations, des coupures, c'est, en fin de compte, un silence opérationnel.

En d'autres termes, l'analyste garde le silence parce qu'il ne peut répondre dans l'ordre du savoir. Le transfert défini comme sujet supposé savoir nous l'indique. L'inconscient structuré comme un langage fait signe de ce savoir supposé qui, en même temps, divise le sujet et le pousse, par sa structure, à rechercher ce savoir. C'est dans cette démarche que le silence de l'analyste favorise l'ouverture de l'inconscient, mais comme le souligne Lacan en 1964, il peut aussi provoquer la fermeture de l'inconscient. C'est la présence réelle, *a. Présence de l'analyste*, cet indice de la fermeture de l'inconscient et du silence intéresse dans l'analyse : cause réelle. Là où la parole ne trébuche plus pour relancer le « qu'on dise », mais bascule vers l'impossible à dire.

En articulant sa théorie des discours, immédiatement après avoir fait référence à l'acte analytique, Lacan propose que l'analyste place l'objet *a* à la place de l'agent. Le *a* est le mathème (lettre) qui écrit le paradoxe de l'acte analytique : à la fois cause et reste de l'opération. Comment bien s'en servir dans l'opérance⁴ psychanalytique ? Certainement avec l'acte qui inaugure le transfert. C'est ainsi que je lis ce qu'il observe dans une conférence⁵ qu'il a donnée lorsqu'il a été contraint d'interrompre son séminaire XV, en recourant à la topologie de la surface de Möbius : il affirme que l'analyste n'opère pas sur la demande de l'analysant mais dans cet espace (torsion) entre le *sujet supposé savoir* et le *sujet supposé demande*, précisément parce qu'il y localise l'opérance de cette *cause*, « ce rôle de l'objet *a* qui est de manque et de distance et non du tout de médiation⁶ », ce qui témoigne qu'il n'y a pas de dialogue possible entre le sujet et l'Autre et que toute idée de dialogue est une duperie. Ce « lieu » que j'ai écrit précédemment, dans lequel l'analyste se tait, n'est pas de l'ordre phénoménologique, mais s'inscrit dans la structure (quaternaire) du discours.

Il n'est donc pas surprenant que, quelques années plus tard, soit en 1975⁷, il écrive dans le même discours à la place de l'agent/semblant : déchet

4.  Néologisme de Lacan : « [...] ce que le psychanalyste dirige de son action dans l'opérance psychanalytique », dans *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 22 novembre 1967, version Staferla.

5.  J. Lacan, « Conférence du mercredi 19 juin 1968 », *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 35, 1985, p. 3-9.

6.  *Ibid.*

7.  J. Lacan, « Impromptu sur le discours psychanalytique. Conférences dans les universités nord-américaines au Massachusetts Institute of Technology », 2 décembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 53-63.

(silence). Agir avec le silence sur ce lien social permet à l'analyste, à partir de ce semblant de déchet (*a*), d'intervenir au niveau du sujet, c'est-à-dire de ce qui est conditionné : « 1. Par ce qu'il énonce » (savoir inconscient), « 2. Par ce qu'il ne dit pas » (S1 à la place du produit/plus de jouissance). La réponse de l'analyste est une condition éthique : silence, *cause*, *a*. Et c'est l'occasion, la seule, pour que dans l'infini d'une analyse s'écrive – production logique – le fini : S1, l'Un incarné de la *lalangue*.

Une question et une réponse provisoire, en guise de conclusion.

Le silence et le dire ?

Le silence dans la fonction de l'analyste est en accord avec le dire de son acte, à condition que le mi-dire de la vérité soit ce qui sous-tend sa fonction. C'est là le bavardage : grâce au travail du savoir inconscient, il est possible de rôder autour du réel. « L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter, que la psychanalyse se profile ⁸. »

8.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 431.

Luciana Guarreschi

L'analyste fait ce qui doit être fait ou comment mettre les mains dans la merde *

David Bernard et Alexandre Faure, merci infiniment pour votre invitation à ce séminaire de travail. Je l'ai pris comme ça, comme un travail, mais surtout un travail collectif, car j'espère que les échanges que nous aurons nous permettront d'avancer sur le thème de notre rendez-vous de 2026 à São Paulo. J'attends beaucoup de ces échanges après avoir travaillé sur votre demande qui était : comment la question kantienne « Que dois-je faire ? », à laquelle Lacan répond dans « Télévision », peut-elle nous conduire à une formulation sur la question de l'éthique ?

Commençons par « Télévision ». La version utilisée est celle qui se trouve sur le site Staferla et qui correspond fidèlement à la transcription de l'émission de 1974. Le texte qui se trouve dans *Autres écrits* est illisible dans sa traduction portugaise. Je débute par « Télévision », mais je ferai plusieurs digressions, car Lacan ne mentionne pas seulement Kant à cette occasion et parle souvent de l'éthique. Le titre de ce texte, j'espère, est clair quant à ce qui m'intéresse principalement de développer : le faire analytique, que ce soit par la voie de l'éthique du désir, premier apport lacanien sur l'éthique, ou par l'éthique des discours, de développement plus tardif.

Je rappelle donc la réponse de Lacan à la question kantienne « Que dois-je faire ? » :

Ben là-dessus, sur « *Que dois-je faire ?* », je ne peux que reprendre la question comme tout le monde, à me la poser pour moi. C'est pas à vous que je réponds.

*  Luciana Guarreschi est membre du Forum Champ lacanien de São Paulo.

Intervention présentée le 24 avril 2025, à l'invitation du Pôle Ouest, séminaire « Que dois-je faire ? L'éthique de la psychanalyse », soirée préparatoire au XIII^e Rendez-vous international de l'IF-EPFCL, « L'éthique de la psychanalyse et les autres », qui se tiendra les 24 et 25 juillet 2026 à São Paulo, Brésil.

Pour moi, la réponse est simple, c'est : « ce que je fais », de ma pratique tirer l'éthique du « *devoir bien-dire* », que j'ai déjà accentuée.

Prenez-en de la graine pour vous, si vous croyez qu'en d'autres discours celle-ci puisse prospérer, mais j'en doute. Car l'éthique est relative au discours. Nous ne rabâchons pas.

L'idée kantienne de la maxime à mettre à l'épreuve de l'universalité de son application, n'est qu'une grimace dont s'esbigne le réel, d'être pris d'un seul côté. Je suis en train de parler du côté « homme » de Kant.

C'est le pied de nez à répondre du non-rapport à l'Autre quand on se contente de le prendre au pied de la lettre. C'est une « *éthique de célibataire* » pour tout dire, celle qu'un Montherlant plus près de nous a incarnée.

Et que mon ami Claude Lévi-Strauss en structure si ça lui chante son discours de réception à l'Académie, puisque – après tout – l'académicien n'a qu'à chatouiller la vérité.

Il est sensible d'ailleurs que, grâce à vos soins, c'est là que j'en suis pour l'instant ¹ [...].

Les premières réponses de Lacan m'impressionnent toujours. Il dit, à brûle-pourpoint : « ce que je fais », et après avoir ainsi dit la première chose qui lui vient à l'esprit, il développe son propos. Que ce soit répété ² ou non, j'y vois une façon de renvoyer la question à moi-même : que dois-je faire, moi ? Que doit faire un analyste ? « Un analysant. Nous le verrons ensuite ³. » La rapidité de la réponse n'indique pas la facilité de la tâche. Bien au contraire, *faire un analysant participer de l'acte premier de l'analyste, c'est dire qu'il en faut un pour qu'il y ait l'autre*.

Mais il insiste sur « comment le faire ? ». Freud avait ses idées là-dessus et la métaphore de l'intervention chirurgicale ⁴, dont le champ sémantique évoqué implique « opérer », « couper », « extirper », « ouvrir », « coudre »,

1.  J. Lacan, « Télévision », (1974). Extrait du site Staferla.fr.

2.  J. Hunt, *Absence to Presence, The Life History of Sylvia [Bataille] Lacan*. « The context was the shooting of a two-part feature entitled *Psychanalyse I & II* ; li, later to be entitled *Télévision*. Convinced by Benoit Jacquot, whose idea it was, that television was poorly representing french psychoanalysis, Lacan agreed to record his responses to a series of questions that Jacques-Alain Miller, his son-in-law and appointed successor, posed to him. Modeled upon his presentations in his regular seminars, Lacan performs brilliantly for the medium, displaying the legendary range of emotion, erudition and dynamism that made his seminars so popular. Jacquot remembers the scene, Sylvia was there (which recalled her pastas an actress), with her combs and brushes, primping him. We shot it exactly like a film. Moreover, it seems like a film when you watch it. At times Lacan reminded me of [Fritz] Lang's *Mabuse*, at others Sacha Guitry or Jules Berry. In fact, he was playing Jacques Lacan » (Brochier, 1993, p. 47).

3.  Je remercie Sandra Berta pour sa réponse rapide, elle aussi, donnée lors d'une discussion d'ouverture de travaux du Forum São Paulo au début de 2025.

4.  S. Freud, « Conferência XXVIII, Terapia analítica », 1916 ; « La thérapeutique analytique », Conférence XXVIII, dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2022.

nous sert bien. Il serait cependant bon de rappeler que, plus encore à l'époque de Freud, les opérations *prenaient du temps et étaient brutales, dimensions qui ne peuvent être éludées de notre faire*. Le temps, qui est au moins trois : un instant pour couper, des heures debout auprès du corps ouvert, analysant et défrichant des possibilités (il lui en faut, de la résistance, à l'analyste-chirurgien !), et l'opportunité de refermer ce corps, restructuré à partir de morceaux retirés ou remis en place ⁵. Tout cela en dépit du « *time is money* » du capitalisme tardif.

Lacan avait d'autres idées pour ce faire. C'est tout le début du Séminaire VII et ça pourrait se résumer par ces questions : qu'est-ce qui oriente nos actions dans le monde ? *Quels sont les principes qui conduisent notre faire* ? D'ailleurs, ce ne sont pas des questions contemporaines, ni même de Lacan. Les philosophes les ont posées avant les psychanalystes, et l'Église, donc, n'en parlons pas ! Essayez de vous poser ces questions à la fin de chaque journée de travail : qu'est-ce qui a orienté ma pratique, mes réponses d'analyste à chacun de ceux qui sont venus s'entendre ? Essayez ! Ce n'est pas simple comme exercice !

Plusieurs fois j'ai eu recours à Lacan pour essayer de mieux discerner mon mal-être. Il dit : « Mais [c'est] le pas qui ressort décisif, instauré par l'analyse [c'est ce qui nous distingue des autres thérapies, c'est-à-dire l'éthique psychanalytique, notre sujet] : est-ce que nous le considérons essentiellement de sa nature, dans son rapport avec lui, comme un sujet parlant, c'est-à-dire comme tel, pris – alors exactement comme nous, quelle que soit sa position – dans les conséquences et les risques d'un rapport à la parole ⁶ ? » *Comment donc nous autorisons-nous à analyser quelqu'un en courant le même risque* ? Une certaine sorte de déformation doit survenir pour que ce soit possible. *Déformation qui n'éliminera pas ces risques, tâche impossible, mais qui nous installe dans une autre position par rapport à l'imprévisible que la parole implique*. Cette déformation est le résultat d'une analyse menée à sa fin et qui comporte la naissance d'un désir, dit d'analyste, qui ne nous permet pas d'échapper aux risques de la parole, *mais nous met en position de pouvoir les prendre en charge*.

À chaque séance, nous recevons des patients embarrassés par des questions morales particulières, mais qui ne sont pas déconnectées du lien social, ou encore, en se référant à « Télévision », de certains discours où

5.  Cf. S. Freud, « “Per via di porre” e “per via di levare”, Sobre a Psicoterapia », (1905) ; « De la psychothérapie », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2002, p. 13.

6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil et La Martinière, 2013, p. 560. Citation extraite de la transcription Staferla.

notre éthique *ne peut pas* se développer. De toutes manières, que ce soit chez Freud – qui croyait que par la psychanalyse on pouvait mener une vie un peu au-delà des hypocrisies et des inhibitions ⁷ – ou chez Lacan – avec son « non céder sur son désir ⁸ » ou son éthique du « devoir bien dire » –, l'appel est à la dimension sociale. L'être parlant sera toujours embarrassé, en conflit avec la voix impérative du surmoi, une culpabilité accablante et le peu de liberté que nous laisse la force du désir. C'est pourquoi, si notre pratique n'en demeure pas moins une réflexion sur la morale, elle ne peut devenir une proposition de moralité ⁹.

C'est sur cela que Lacan centre sa critique au début du Séminaire VII. Comme toujours, il est contrarié par les postfreudiens, ce en quoi il se joint à la critique de Foucault. Sa question à toute une génération d'analystes est simple : sur quelles bases appuyez-vous vos actes, le faire analytique, vos réponses dans la clinique ?

Dès les premières pages, il déclare : « Et d'autre part, cette expérience particulière qui est celle de notre travail de tous les jours, à savoir la façon dont nous avons à répondre à ce que je vous ai appris à articuler comme une demande du malade, une demande à quoi notre réponse donne sa signification exacte. Une réponse dont il nous faut garder la discipline la plus sévère pour ne pas laisser s'adultérer le sens en somme profondément inconscient de cette demande ¹⁰. »

Dit autrement, comment la psychanalyse, qui s'est plongée dans l'univers de la faute, qu'elle advienne de l'assassinat du père (*Totem et tabou*, comme l'a défendu Freud) ou de la « faute la plus obscure et encore la plus originale ¹¹ », la pulsion de mort, peut-elle rencontrer ses actes, ses réponses, ailleurs que dans la moralité ordinaire ? Si, chez Kant, la maîtrise de soi est le fondement pour que les individus entrent dans la vie civilisée par leur capacité à s'écarter de leur volonté pour agir en fonction de la morale, dans le sens du bien commun, par un impératif catégorique, chez Freud, l'entrée dans la civilisation se fait par l'assassinat du père. Chez le premier, il n'y a aucun mal-être de la civilisation ; chez le second, « l'expérience morale comme telle, à savoir cette référence à la sanction qui met l'homme dans un certain rapport avec sa propre action, qui n'est pas simplement celui d'une loi articulée, mais aussi d'une direction, d'une tendance, et pour tout dire d'un

7.  Cf. S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*.

8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 370.

9.  M. R. Kehl, *Sobre ética e psicanálise*, São Paulo, Companhia das letras, 2002, p. 145.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 9. Citation extraite de la version Staferla.

11.  *Ibid.*, p. 10.

Bien qu'il appelle, engendrant un idéal de la conduite, tout cela est quelque chose qui constitue aussi, à proprement parler, la dimension éthique ¹². »

C'est en ce sens que – loin d'un dispositif disciplinaire, confessionnaire selon la critique foucauldienne, qui promouvrait la discipline des corps et des affects – la psychanalyse va s'allier au côté du désir. Mais Foucault ne se trompe pas dans ses critiques : la psychanalyse s'est déviée de sa fonction originelle de faire parler une subjectivité reléguée au silence ¹³ et de « restaurer les désirs instables et incertains ¹⁴ ». Elle a dévié par une pédagogie normatrice de la subjectivité moderne, elle dévie aussi de nos jours, elle peut d'ailleurs dévier à chaque séance, à chaque direction de cure, d'où l'insistance sur la question : *quelle est notre réponse à la demande inconsciente ?* L'une d'entre elles est de « contrer les aliénations adaptatives ¹⁵ » provenant de la demande de l'Autre.

Nous sommes loin des identifications du patient envers les idéaux de l'analyste. On ne peut pas installer le surmoi de l'analyste chez l'analysant... La cure, en psychanalyse, si toutefois nous pouvons le dire ainsi, n'a rien à voir avec l'adaptation du patient, et moins encore avec la garantie d'accès à un quelconque bien valorisé par la société. Dit de cette façon, dans les grandes lignes, cela ne semble pas très compliqué, mais en réalité, il est très facile de reproduire ce que Lacan et Foucault critiquent.

Des exemples ? Il y a un exemple clinique que j'ai lu il y a bien longtemps et qui me suit toujours, car il démontre cela de façon exemplaire, jusque dans sa dimension tragique. Après un massacre survenu dans une école publique de Rio de Janeiro en 2011, où de nombreux élèves sont morts et bien d'autres survécurent avec le traumatisme de la scène, la population brésilienne était en état de choc. Dans ce contexte, une petite fille de 9 ans en vient à se réveiller dans la nuit en pleurs, morte de peur, sans qu'elle puisse articuler un seul mot là-dessus. La troisième nuit, elle demande à sa mère de l'emmener chez un analyste. Dès le début de la rencontre, la fillette s'agrippe à l'analyste en pleurant et lui dit : « Tu as vu à la télévision ce qui s'est passé dans cette école ? J'ai très peur ! » L'analyste, dans son meilleur style pastoral – pour emprunter une formule de Lacan –, lui répond : « N'aie pas peur, c'est passé. Et dans ton école, ça ne peut pas arriver. Il y a des

12.  *Ibid.*, p. 11.

13.  M. R. Kehl, *Sobre ética e psicanálise*, op. cit., p. 134.

14.  C. Soler, *Un désirant nouveau ?*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2023, p. 19. « Façon de dire qu'elle est faite pour restaurer les désirs instables ou incertains. »

15.  *Ibid.* « Lacan a donc annoncé très explicitement une éthique du désir faite pour contrer les aliénations adaptatives, lesquelles sont au fond notion de la demande de l'Autre évidemment. Introduisant la notion de la demande articulée à distinguer du désir, il introduit du nouveau. »

vigiles et n'importe qui n'y entre pas. » La fillette, visiblement contrariée, répond : « Tu ne comprends pas. J'ai peur d'être comme l'assassin ¹⁶. » C'est le genre de merdiers dans lesquels nous sommes impliqués !

Il est dommage que nous n'ayons pas tous la chance d'être poètes comme Heinrich Heine, qui avoue ceci :

J'ai le tempérament le plus pacifique du monde. Mes désirs sont bien simples : une maisonnette, un toit de chaume, mais un bon lit dessous, du bon manger, du lait et du beurre (bien frais), des fleurs à la fenêtre, devant la porte quelques beaux arbres, et si le bon Dieu voulait me combler tout à fait, il m'accorderait le bonheur d'y voir pendre six ou sept de mes ennemis. Le cœur ému, je leur pardonnerais à l'heure suprême tout le mal qu'ils m'auraient fait pendant leur vie. – Oui, il faut pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus ¹⁷.

Serait-ce ça, le bien-dire ? De toute façon, la séance se termine bien, mais par où ? Par le « jouer de méchanceté », en fin de compte, « le mal, si on ne peut pas le pratiquer, il faut en parler (ce qui ne garantit pas que ça se pratique...) ¹⁸ ». Ou dire... ou pire, disait déjà Lacan. Si notre éthique est une éthique du bien-dire, c'est parce que, loin de l'idéal du bien, nous pouvons opérer avec les mots, en faisant des équivoques dans le champ sémantique saturé que le sujet nous apporte, oxygénant son désir et ses modes de jouissance.

Ce mal serait résolu chez Kant par l'exercice de la raison. On peut parler des heures sur la philosophie kantienne, mais certainement pas moi. Mais cela ne m'empêche pas de le survoler rapidement. Chez Kant, la loi morale *universelle* doit se fonder *sur la raison* pure, cette voix intérieure de l'individu qui ne s'attacherait pas aux influences extérieures, fondée sur le devoir, avec l'attitude correcte à avoir – non plus par la pratique des vertus, mais par la critique de la raison pratique et son impératif catégorique connu. Cela suppose, logiquement, *l'autonomie de la volonté* de l'individu en tant qu'être capable de prendre des décisions morales par lui-même et non par le biais d'un autre, que ce soit Dieu ou le souverain.

Ça aurait pu marcher, mais... *il y a le pathos* – le pathologique, les penchants, les intérêts qui échappent à la morale du devoir et refondent la psychopathologie – toutes les déviations du sujet universel kantien seraient

16.  B. Fuks, *O homem Moisés e a religião monoteísta, Três ensaios*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2014, p. 141-142.

17.  H. Heine, *Poésies et pensées posthumes*, Paris, Revue des Deux Mondes, tome 85, 1870, p. 536-541.

18.  M. R. Kehl, « O sexo, a morte, a mãe e o mal », dans *Catástrofe e representação*, São Paulo, Escuta, 2000, p. 137-148.

pathologiques. Peut-être que notre pauvre fillette, si elle n'avait pas rencontré une analyste pour lui faire mieux dire son être de « méchante fille ¹⁹ », aurait été diagnostiquée comme psychopathe ou de personnalité antisociale, et cataloguée au DSM-V.

Ça aurait pu marcher, mais la raison, depuis Freud, est autre, et « dans l'inconscient, exclu du système du moi, le sujet parle ²⁰ » et « soutient son existence contre le surmoi ²¹ ». Évidemment, cela crée un court-circuit sur le plan de l'éthique : laquelle nous servirait aujourd'hui ? après l'avènement de la psychanalyse ? Si ce n'est par la conscience, par le code moral *universel*, par la voie de la critique de la raison pratique, sur quoi et comment va-t-on fonder notre pratique dans ce « monde structuré à la manière de Kant » ?

Nous pouvons revenir ici à « Télévision » et au « côté "homme" de Kant » ou « l'éthique du célibataire ». Par l'ironie de Lacan, nous percevons que notre pratique ne pourra pas se fonder toute sur ce monde. Qu'est-ce que ce monde ? Chez Lacan, le monde kantien est celui de l'universel, le côté « tout » des formules de la sexuation, qui n'est qu'« une grimace par laquelle le réel s'échappe ». C'est ici une autre réponse à « que dois-je faire, moi », étant un analyste ? Évoquer le réel, ne pas le laisser s'échapper par une sorte quelconque de promesse pastorale de félicité.

Il n'est pas question de reprendre ici les formules de la sexuation et ses avancées de logique modale ; c'est le genre de casse-tête que chacun doit faire dans ses études en cartels. Mais nous devons savoir en quoi nous aide la nouveauté qu'elles apportent : la référence au phallus, ou au phallisme si on préfère, ne domine plus entièrement le rapport homme/femme/monde. Avant les formules il y a référence directe au phallus. Vous connaissez l'adage : *il n'est pas sans l'avoir et elle l'est sans l'avoir*.

Avec les formules, l'inexistence du rapport sexuel – en tant qu'impossibilité de proportion sexuelle entre un homme et une femme, dès lors que « lui » (qui que soit ce « lui ») est en rapport avec l'objet *a* et « elle » (qui que soit ce « elle ») est en rapport soit avec le phallus, soit avec le signifiant de l'Autre barré – prend davantage d'importance. Il n'y a pas de rapport sexuel, car ce sont deux régimes d'existence distincts, deux manières

19. ↑ Dans un de ses textes, J. Derrida dit que la question même de la psychanalyse est la thématization de la méchanceté. Cf. *États d'âme de la psychanalyse, L'Impossible au-delà d'une souveraine cruauté*, Paris, Galilée, 2000.

20. ↑ *Ibid.*, p. 80.

21. ↑ F. Sauvagnat, « La question de la structure du silence en psychanalyse », *Insistance*, n° 6, Toulouse, Érès, 2011, p. 63. Je remercie Alexandre Faure pour m'avoir présenté ce texte.

distinctes d'habiter le langage et de traiter la jouissance. Ce qui est en jeu est donc le non-rapport entre, d'une part, l'universel de l'ensemble et sa prétention à forger un savoir qui serait bon pour tous, et, d'autre part, l'existence du singulier et sa résistance à s'inscrire sous la forme d'un savoir.

Alors, que nous reste-t-il ? En niant l'universel aristotélien du côté féminin, Lacan laisse le monde structuré à la manière de Kant seulement sur le côté « tout », bien qu'elles (les femmes) soient soumises, et généralement bien mal soumises, au côté « tout ». La question qui se pose est celle de la dimension phallique qui ne recouvre pas toute manifestation pulsionnelle²² du côté des femmes, qui soient « elles ». S'il est vrai que tout ce qui est analysable est sexuel, cela ne signifie pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse. Et c'est l'autre merdier dans lequel on se trouve impliqués, car quelque chose reste inaccessible. Quelle position nous concerne face à ça ? Ou encore : quelle éthique face à cet inaccessible ?

Si tout n'est pas analysable, c'est parce que le réel est en jeu. Regardons la leçon du 13 février 1973. Lacan revient au Séminaire VII et dit des choses telles que « le seul séminaire que je réécrirais moi-même²³ » et aussi « j'ai dit que je referais l'éthique de la psychanalyse, mais c'est parce que je la réextrais²⁴ ». Mais de quoi traite cette leçon ?

De beaucoup de choses, comme toujours chez Lacan. J'en retire le fait qu'il insiste sur la thèse que tous les besoins de l'être parlant sont contaminés du fait d'être impliqués dans une autre satisfaction *qui n'est pas identifiable par les universaux du bien, du vrai, du beau, dans une culture donnée*, qui est tout ce qui se supporte comme lien social, qu'« [il] désigne par le terme de discours²⁵ ». C'est ainsi que cette autre satisfaction, la jouissance, est appareillée. Il ne s'agit point d'un développement de la maîtrise, *m'être* ou la maîtrise de l'être et, en conséquence, maître de l'univers, dès lors que l'univers se trouve où le dire « tout » réussit au ratage du rapport sexuel du côté « tout », puisque du « côté féminin ça [le ratage] s'élabore par le pas-tout²⁶ ». C'est-à-dire que *c'est en élevant, maintenant, soulignant ce ratage/insuccès que pourra surgir, dans l'expérience analytique, un autre mode d'exister*.

22.  Cf. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725-736.

23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 49-59.

24.  *Ibid.*

25.  *Ibid.*

26.  *Ibid.*

Voyons comment il le dit : « Il ne s'agit pas d'analyser comment ça réussit. *Il s'agit de répéter jusqu'à plus soif pourquoi ça rate. Ça rate. C'est objectif* ²⁷. » De sorte que ce n'est ni le mode célibataire kantien, ni l'élaboration pas-toute, mais c'est à *l'acte analytique de conserver l'insuccès/le ratage, c'est cela qui nous reste*. Devoir bien dire, dit Lacan, pratique que seul le discours de l'analyste pourrait faire fructifier, est contraire à l'existence d'un supposé tout dire.

Comme nous le savons, *les discours impliquent le réel, parce que ce sont des façons de cerner les trois impossibles* dont parlait Freud : celui d'éduquer – discours universitaire ; celui de gouverner – discours du maître ; celui d'analyser – discours de l'analyste, et l'impossible de faire désirer – discours de l'hystérique, ajouté par Lacan. Mais si les discours créent du lien social, c'est parce que le lien social dépend du phallicisme, d'un universel, *pour laisser quelque chose en dehors*, ce quelque chose étant la jouissance du corps expérimentée dans le réel, au-delà du phallus. C'est ici que Lacan introduit un dualisme de plus, parce que cette jouissance est en rapport avec l'univers, non pas celui des échanges sociaux, *mais l'univers de ce qui rate*.

Or, le dire est ce qui, pour chacun et chacune, échoue à s'inscrire comme dit. Le dire de chacun est un peu comme une transmission du traumatisme chez Moïse et le monothéisme ²⁸, comme la transmission d'un silence ²⁹. Le dire est ce qui n'est pas dit, mais pas parce qu'il manque simplement des mots ou que ça pourrait être dit s'il n'y avait pas d'inhibition, de symptôme ou d'angoisse. *Le dire c'est la façon de traiter* ce qui ne peut être dit et qui ne sera jamais dit, ce qui est structurellement impossible à dire, à mettre en mots. C'est ce dont *s'occupe* l'analyste. Certains appelleraient ça style ³⁰, ce qu'il advient de la chute d'un objet qui complèterait mon être de manque : « Ça rate. C'est objectif. J'y ai déjà insisté. C'est même tellement frappant que c'est objectif que c'est là-dessus qu'il faut centrer, *dans le discours analytique*, ce qu'il en est de l'objet. [...] L'objet, c'est un raté. L'essence de l'objet, c'est le ratage ³¹. »

Ce n'est pas que la dimension du réel soit hors jeu dans le Séminaire VII ; elle s'y présentait comme *das Ding*, comme lui inassimilable.

27. ↑ *Ibid.*

28. ↑ Chez Freud, le message monothéiste transmettrait le point de rupture d'une certaine linéarité discursive, le point traumatique de l'histoire de Moïse, point qui renvoie au trauma de la constitution du sujet elle-même, son entrée dans le langage.

29. ↑ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 683-684.

30. ↑ Comme dit Mario Quintana, écrivain brésilien célèbre, « style : handicap qui fait que chaque auteur n'écrit que comme il le peut ».

31. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 49-59.

Ce que Lacan extrapole, en cheminant, *c'est qu'il n'est pas possible de suivre le désir sans tomber dans le circuit infernal de la demande*, car « même au sein de l'expérience analytique, il ne peut y avoir de réponse toute ³² ». C'est en cela qu'« un dire ne s'entend pas, ce n'est qu'un acte qui indique le désir depuis où l'on parle ³³ ».

À cette impasse, Lacan répond en articulant la logique modale comprise dans les formules. C'est, bien sûr, un résumé qui sacrifie beaucoup de nuances. Ce qui est important de retenir, c'est que *si nous prenons l'expérience analytique dans une logique de la contingence* – puisque dans le langage et la jouissance phallique qui en résulte –, *c'est parce qu'il y a une insistance impertinente, une force constante de quelque chose qui n'est pas en paix et jamais ne le sera* ³⁴, qui ne trouve pas les moyens de s'inscrire dans le symbolique, que Lacan appelle l'Autre jouissance, cette aporie ennuyeuse.

Il peut sembler que nous nous écartons beaucoup de « Télévision » et des discours, mais, dans la leçon du 20 mars 1973, Lacan « reprend » « Télévision » pour dire : « L'analyste, en effet, de tous les ordres de discours qui se soutiennent actuellement [...] est celui qui, à mettre l'objet *a* à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à *faire ce qu'il est juste de faire*, à savoir, interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité ³⁵. »

Cela nous conduit à la dernière partie de « Télévision » et le passage où Lacan épingle Lévi-Strauss. Vous devez le savoir mieux que moi, les discours lors de l'élection d'un immortel à l'Académie française doivent porter sur celui qui occupait le siège précédemment, en l'occurrence, Montherlant. C'est ainsi que Lévi-Strauss se voit obligé de faire les honneurs de son prédécesseur. Je ne sais combien d'entre vous connaissent le discours ³⁶ en question, mais le fait est qu'il dit beaucoup de choses au sujet de Montherlant et de son œuvre. J'en ai extrait des passages qui m'ont intéressée :

Quel réconfort, Messieurs, et quel encouragement aussi, d'apprendre qu'un tel auteur allait, comme chacun de nous, « passer une heure à la bibliothèque

32. ↑ F. S. Bispo et L. F. Silva Couto, « Ética da psicanálise e modalidades de gozo : considerações sobre o Seminário 7 e o Seminário 20 de Jacques Lacan », *Estudos de Psicologia*, vol. 16, n° 2, Universidade Federal do Rio Grande do Norte Natal, Brésil, mai-août 2011, p. 121-129.

33. ↑ B. Oliveira, « Silêncio do psicanalista? Algumas considerações sobre o semblante e a impostura », *Livro Zero*, n° 6, 2015, p. 137.

34. ↑ Chico Buarque, *A flor da terra*. Dans l'original : « [...] o que não tem sossego nem nunca terá... », cf. <https://www.youtube.com/watch?v=yh744ic-wBY>

35. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 83-91.

36. ↑ Je ne sais toujours pas comment Lacan a eu accès au discours de Lévi-Strauss, car il a été élu le 24 juin 1973 et a prononcé son discours à l'Académie française le 27 juin 1974, alors que « Télévision » date du début de l'année 1974. Ils ont dû s'échanger des textes, mais je ne sais pas s'il a été autorisé à en parler à la télévision.

publique pour y consulter un dictionnaire spécial qui dira l'usage exact de tel mot », qu'il écrivait « à un ami pour lui demander le véritable sens, en latin, de la racine de tel autre vocable », que son souci dominant était « celui du mot propre et de ne rien ajouter.

On voit que la *via di porre* et la *via di levare* passaient bien loin de son objectif, ce que le propre Lévi-Strauss comprend en disant :

Pourtant, il saute aux yeux que l'œuvre de Montherlant est fortement charpentée. Il faut donc que ses fondations soient assises à un niveau plus profond que la scène visible où s'agitent ses acteurs. Loin de moi le projet de tenter une psychanalyse, pour laquelle il eût éprouvé peu de goût.

Lacan met Montherlant et Kant sur un pied d'égalité, car tous les deux prennent le non-rapport à l'Autre au pied de la lettre : *l'éthique du célibataire se moque en prenant l'Autre sur sa face véritable, comme l'Autre sexe, mais juste pour en prendre ses distances*. Le mot juste et l'exactitude de son usage, la montre parfaitement ajustée pour la promenade de trois heures de l'après-midi³⁷, enfin, toutes les façons de mettre la jouissance du corps hors jeu, encore que cela rate. Comme dit David Bernard, « le sujet marié à son iPhone ne manquera pas de trébucher à nouveau sur son manque³⁸ ». *Loin d'un strict célibataire, dans lequel un partenaire est exclu, il est marié avec la jouissance de l'organe, ou encore, avec le Un phallique, repoussant le côté pas-tout*. Comme dit Lévi-Strauss :

L'acte charnel, accompli au sens propre, provoque la mort figurée de son objet : voilà qui traduit assez bien, sous une forme concise, l'attitude des héros de Montherlant envers les femmes : ne leur a-t-on pas assez reproché de s'acharner à détruire celles qu'ils ont aimées ?

Satisfaite de ses gadgets, l'éthique du célibataire contourne la castration en rencontrant dans ces objets le phallus en tant qu'objet. C'est cette vérité qui n'est que « gratouillée » à distance par l'immortel : la vérité de la castration, du non-rapport sexuel, du 1 que n'atteint pas le 2, la non-rencontre de la jouissance phallique avec l'Autre jouissance, enfin, différentes nuances de se rapporter à l'impossible. Mais Lacan, lui, inclut l'autre côté, ou plutôt, le discours analytique inclut l'autre côté, car il prend en compte le signifiant du manque au lieu de l'Autre – S(A barré). En appareillant la jouissance du sujet – qui s'est fixé de rencontrer le phallus comme objet – par le biais du discours analytique, « *l'analyste fait ce qui doit être fait : il interroge comme savoir ce qu'il en est de la vérité* ».

37. ↑ Allusion à l'histoire bien connue selon laquelle les voisins de Kant ajustaient leurs montres sur sa promenade de l'après-midi.

38. ↑ D. Bernard, « Lacan e a modernidade », *Stylus*, n° 33, EPFCL-Brasil, 2016, p. 103-109.

Différemment d'avoir S1, le signifiant maître, à la place du semblant à dicter une morale, dans le discours analytique c'est l'objet *a* qui est à cette place en tant qu'il se substitue « à toute notion de l'objet comme supporté par un sujet. Ça n'est pas le rapport dit de la connaissance » et « pour affirmer que rien de l'ordre du savoir n'est sans le produire ³⁹ ». Quel en est l'effet quant à ce qui nous intéresse ? *Au cours des incomptables et insupportables va-et-vient d'une analyse, l'échec insistant concrétisé par l'analyste qui ne cesse d'évoquer le réel produit un savoir sur l'échec lui-même, interrompant une vérité qui adorerait s'énoncer toute, dans une fermeture de sens.*

Si chaque discours organise la jouissance du sujet comme il le peut, *le discours analytique, prenant en compte l'impossible, l'appareille par le biais de la contingence, car celle-ci ouvre un espace au possible tout en prenant en compte l'impossible sans s'attacher au nécessaire.* Entre le nécessaire et l'impossible, il y a l'éthique du devoir bien dire singulier à laquelle s'appliquent analysant et analyste, tous deux supportant « qu'on dise ⁴⁰... ».

Supposer un sujet, c'est, ou ça devrait être, une éthique humaine, ce qui veut dire distinguer le point de détresse où il n'y a plus rien à espérer ⁴¹, ce moment où la dimension tragique de l'énonciation s'impose, où l'on n'esquive pas une solution contingente devant l'impossibilité d'un énoncé qui serait valable pour tous. C'est humain, c'est vivant, et ça vaut la peine d'être vécu.

39. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, *O saber do psicanalista* (1971-1972), leçon du 2 décembre 1971. Publication non commerciale exclusive pour les membres du Centre d'études freudiennes de Recife, 1997, p. 37.

40. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

41. ↑ Je recommande de poursuivre la lecture de « Télévision » et la réponse de Lacan à la question « Que m'est-il permis d'espérer ? », qui malheureusement ne peut pas être étudiée ici.

ENTRE-CHAMPS

Correspondance

Claro et Patricia Robert *

Écrire pour se créer un corps

encre boisson noire
qu'écrire la chose
jamais ne cède
aux breloques du sens ¹

Claro

Claro est écrivain, poète, traducteur et directeur de la maison d'édition Inculte.

Lundi 31 mars 2025

Claro,

J'ai laissé décanter dans ma carafe les mots lus, entendus autour de vos écrits et je vous adresse donc un premier jet de mots, à partir de ce qui reste au fond de ma carafe, ce dépôt, cette lie.

Vous écrivez depuis longtemps, peut-être depuis l'enfance, depuis « le cadeau empoison-né ? béni ! de la Machine ² » à écrire offerte par votre père. Votre écriture revêt différentes formes (blog, roman, récit, poésie, critiques littéraires...) et pourtant demeure une constante : la matérialité des mots et l'attention portée à la langue. Je crois que c'est cela qui m'a saisie et que j'ai lu, cette capacité à ne pas communiquer mais à dire au bord du gouffre, et ce avec la chair des mots. Peut-être pourriez-vous en dire quelque chose ? Peut-être d'abord, comment cette écriture-là est-elle venue à vous ?

*  Correspondance dans le paysage de la commission Entre-champs.

1.  Claro, *animal errant, retour d'abattoir* :::, Paris, Flammarion, 2023, p. 123.

2.  Claro, *Des milliers de ronds dans l'eau*, Arles, Actes Sud, 2025.

Dimanche 4 mai 2025

Patricia,

Je pense que tout part d'un certain rapport au langage – un rapport tout d'abord très concret, à savoir qu'aussitôt acquise la lecture, j'ai abordé la langue directement par l'écriture, comme s'il était évident que la langue ne servait qu'à ça : écrire. Et comme ma première approche de l'écriture s'est faite très tôt via la machine à écrire, il a dû s'établir une sorte d'équivalence entre l'aspect concret, technique du moyen utilisé (la machine à écrire) et la matérialité de la langue. Les signes étaient avant tout pour moi des objets que l'on frappe. Ensuite, il s'est produit un second basculement. Je lisais beaucoup, mais uniquement des ouvrages de science-fiction, ou de fantastique, ou d'aventure, et un jour je suis tombé sur un livre de Balzac, *Le Père Goriot*, et quelque chose s'est passé : au lieu de lire une histoire, j'ai vu de la langue. Ce phénomène s'est amplifié avec ma lecture de *Madame Bovary* de Flaubert, puis cristallisé avec ma découverte de la poésie, en particulier du surréalisme, mais aussi de la littérature américaine (Ginsberg, Burroughs...). Grâce à ces lectures que je vivais comme des exercices pratiques, mon écriture a trouvé sa voie, puis sa voix : la nécessité de travailler une matière sonore et rythmique pour faire advenir un univers intérieur, intime. C'est là que la découverte de l'œuvre d'Antonin Artaud a été décisive, car elle résonnait bizarrement avec tout ce que je ressentais et pensais. C'était la perception qu'il fallait « se faire une langue ». Et qu'il ne suffirait plus d'écrire des pages, mais qu'il allait falloir écrire des livres, les inventer, inventer une langue capable de faire livre, ce qui a constitué pour moi (en gros, en 1983) un changement radical.

Dimanche 4 mai 2025

Claro,

Merci pour ce début de dialogue qui me fait signe d'une direction possible.

Vous dites que « vous avez vu de la langue » avec votre lecture du *Père Goriot*. C'est donc passé par le regard avant l'entendu ? Un premier temps par le regard qui permet de trouver votre voie et puis un second temps par « l'entendu » pour trouver votre voix ?

Êtes-vous d'accord avec cette formule ?

Ensuite vous découvrez Artaud, sa transgression de la langue commune pour inventer sa langue. Artaud effracte la langue, la tord et là

encore, il s'agit de la malaxer, la pétrir, et de l'entendre, cette langue, ce n'est pas sans le corps.

Je me demande si ce changement qui fut radical pour vous peut être considéré comme un événement de corps qui touche à l'intime. Quelque chose qui ne relève pas de la signification, quelque chose qui échappe.

Est-ce du côté des sonorités de cette langue, ce qui a eu un effet de révélation ?

Qu'est-ce que vous pouvez dire de cette perception de « se faire une langue » ? Cela nécessite-t-il de transgresser votre langue ?

Mercredi 7 mai 2025

Patricia,

Quand je dis « vu » plus que « entendu » en faisant allusion à ma lecture du *Père Goriot*, c'est sans doute parce que cette première prise de conscience de la langue écrite a été mentale. Je pense à cette phrase de Barthes, où il dit en substance : J'ai une maladie, je vois le langage. Le changement s'est donc opéré pour moi d'un plan à l'autre : avant je ne voyais dans le texte que ce qu'il « disait », et après je voyais « comment » il le disait ; les mots devenaient comme des entités à part entière, qu'il convenait de visiter, de traverser, d'animer. Mais avec la découverte d'Artaud, ce rapport qu'on pourrait dire spéculaire s'est radicalement modifié, car derrière les mots, ou plutôt à travers eux, j'ai senti la présence du corps, et supposé (à tort ou à raison) que c'était le corps pensant qui générerait tous ces énoncés violents. Ça rejoint aussi ce que disait Aragon, quand il expliquait qu'il ne pouvait penser qu'en écrivant. Après, il m'est difficile de dire pourquoi, si jeune, Artaud m'a parlé, pourquoi je l'ai lu quotidiennement, sans qu'à aucun moment certaines de ses opacités me découragent. Je pense que c'est la violence sensible de ses textes qui m'a attiré, la façon qu'elle a de bousculer le sens. Pour moi, le sens de ce qu'il écrivait passait plus par l'expérience sonore et corporelle de sa lecture que par l'interprétation possible de ce sens. Il ne s'agissait pas de comprendre ce qu'il écrivait mais de faire corps avec ce qu'il écrivait. La connexion était directe, bizarrement. Mais surtout, ce qui me « parlait », c'était la position d'Artaud, l'extrême sincérité qui l'animait et donc le plaçait en quelque sorte en dehors de la littérature, dans la mesure où celle-ci, je le voyais bien, nécessitait la maîtrise d'innombrables artéfacts. Mais chez Artaud, le sens était fracturé, exposé, il exhibait le corps sans truchement sophistiqué, armé d'une pensée inédite,

intime, blessée. Je devais alors pressentir qu'écrire ne serait pas seulement fabriquer des objets censés exprimer mon rapport au monde, mais créer une sorte de double corporel – charnel – où tout ce qui relevait de l'intériorité allait devoir forcer le cours naturel du langage pour tenter d'approcher une langue autre. Et j'ai toujours, aujourd'hui, cette conviction que les livres que j'écris sont là pour me remplacer, qu'ils finissent par composer un corps autre qui me succédera, même si cette vision a quelque chose d'un peu, non pas romantique, mais gothique.

Mercredi 7 mai 2025

Cher Claro,

Ce que vous dites me fait écho à la question de la trace et de la mémoire en lien avec le corps ; la mémoire garde une trace, elle est enracinée dans le corps. Il me semble que vous en témoignez dans vos écrits, notamment dans *Des milliers de ronds dans l'eau* ³ avec la trace d'un souvenir d'enfance à partir de la mort de la mère ; dans *Une seule lettre vous manque* ⁴ où vous évoquez la mémoire comme une chance de se souvenir de ce qui a disparu du côté non pas de l'image mais « de la place qu'elle occupait », et dans *Sous d'autres formes nous reviendrons* ⁵ avec la question de s'extraire de l'image de soi : « [...] serait-ce l'énigme de la mort vivante qui scintille dans le travail d'écriture, comme si écrire c'était épouser une spirale descendante où se vrillant soi-même on pourrait s'extraire soi-même, afin de laisser s'exprimer, une fois expulsé tout ce qui fait office de soi, l'être-trou ⁶. »

Je poursuis sur ce lien qui émerge depuis le début de notre échange, à savoir le rapport au corps. Le corps de l'écrivain, le corps de l'écriture pas sans le corps du lecteur. On écrit avec une partie de son corps (la main le plus souvent), on lit avec ses yeux et ses oreilles, son regard et ce qui résonne dans le corps comme lire Artaud, Ghérasim Luca, Alejandra Pizarnik et bien d'autres. En ce qui concerne le corps de l'écriture, qu'est-ce que c'est cette affaire ? J'imagine que ce n'est pas du même ordre quand vous écrivez un texte à partir de ce qui vous agite que le corps de l'écriture dans la traduction. Et pourtant, cela fait résonance avec ce que vous dites de la traduction comme bégaiement.

3.  Claro, *Des milliers de ronds dans l'eau*, op. cit.

4.  Claro, *Une seule lettre vous manque*, Nantes, L'Œil ébloui, 2024.

5.  Claro, *Sous d'autres formes nous reviendrons*, Paris, Le Seuil, 2022.

6.  *Ibid.*, p. 51.

Jeudi 26 juin 2025

Patricia,

Il faudrait revenir sur cette histoire de mémoire enracinée dans le corps. Le fait est que pour écrire, on – je ? – doit se forger un corps nouveau, laisser l'écriture réinventer la perception qu'on a de soi, or, comme de nombreuses personnes, j'ai très vite pris mes distances avec le corps familial, je veux dire le corps qu'ont forgé les parents, j'ai en quelque sorte tout fait pour renier non seulement mes géniteurs (m'illusionnant passablement, puisque j'ai en réalité emprunté les mêmes chemins qu'eux, à ma façon), mais mon ascendance (ce passé algérien dont je parle dans *La Maison indigène*⁷). Et dans mes livres, je n'ai jamais voulu insérer quelque vécu que ce soit, ce qui est bien sûr impossible, et à me relire je m'aperçois que beaucoup de choses personnelles ont transpiré, ce qui me laisse à penser que le corps est une mémoire robuste, et qu'il refuse d'abdiquer ce qui l'a forgé. En renonçant au roman (au roman non familial ? au récit de pure fiction ?) pour passer à l'essai/enquête, et aborder enfin cette ascendance que j'avais toujours niée, j'ai dû prendre en charge le facteur vérité, et même si dans *Des milliers de ronds dans l'eau*, je théâtralise (et non fictionne) certains événements, certaines perceptions, il me semble que l'écriture cherche depuis longtemps à me faire découvrir quelque chose, à m'obliger à dépasser les forces du reniement, du déni. Cette incapacité – ce refus – que j'ai aujourd'hui à imaginer une fiction pour me tourner vers d'autres formes, je l'ai ressentie brutalement, et après avoir écrit *La Maison indigène* (j'avais écrit « indigne » avant de me corriger, un lapsus qui en dit long), j'ai écrit un autre texte, assez court, intitulé *Sous d'autres formes nous reviendrons*, qui est une sorte de méditation sur la mort – dois-je en déduire que faire le deuil d'une écriture (la fiction) tout comme le deuil d'une méthode (ne pas parler de soi) m'a poussé à basculer dans un corps-élégie, un corps élégiaque ?

Maintenant, pour bien saisir cette notion concrète de corps écrivant, il faut bien comprendre que quand j'écris, je sens qu'un autre corps entre en maîtrise et logique de moi, ce n'est plus le moi social qui se met au travail, mais une autre *persona* qui n'existe que par l'écriture. Je peux bien sûr avoir une idée de ce que je vais/veux écrire, mais je ne peux le découvrir qu'en écrivant, en sentant que ce que j'écris est quelque chose qui naît/surgit sans cesse, hors (apparemment) préméditation. Je ne pense pas la phrase avant de l'écrire, de même qu'on ne conceptualise pas un geste avant de l'accomplir, ça se passe pendant que ça se passe, pour le dire sèchement. Concrètement, aussi, il faudrait parler du clavier – j'ai beaucoup décrit et

7.  Claro, *La Maison indigène*, Arles, Actes Sud, 2020.

commenté ici et là la magie de la machine à écrire –, car le clavier – que les mains connaissent forcément aussi bien si ce n'est mieux que le corps aimé de l'autre – permet *via* un papillonnage des doigts de laisser couler le fluide de l'écriture depuis les mains jusqu'à l'écran (je regarde peu le clavier, je le vois mais je n'ai pas besoin de le décomposer, comme, là encore, un corps aimé dont on sait les parties pour n'en mieux désirer que le tout). Quand je me mets au clavier, donc, c'est un peu comme une séance de spiritisme, j'attends d'être possédé – dit comme ça, ça peut sembler excentrique, là aussi gothique, mais c'est en fait très élémentaire, mon cerveau voit la phrase se former sur l'écran et mes doigts suivent le flux, comme si j'entendais une voix corporelle se changer en signes typographiques. Qu'on ne se méprenne pas, je n'écris pas en état de transe, et pour mieux comprendre ce que je dis, il faudrait je crois se référer à un passage de *Des milliers de ronds dans l'eau* où j'explique que l'écriture est une forme d'insomnie, qui empêche de sombrer dans le sommeil du langage.

Vendredi 27 juin 2025

Claro,

L'écriture comme insomnie d'un genre particulier, c'est ainsi que vous l'écrivez page 125 du livre. Je cite le passage : « Bien sûr, si je dis qu'écrire c'est résister au sommeil du langage, cela peut prêter à sourire, pourtant, telle est bien la leçon qu'il me faut retenir de mon expérience : nous dormons dans le langage, même éveillés nous sommes son rêve négligent, le langage nous berce et nous leurre, fait de nous des somnambules qui l'annonçons ou le bégayons sans même nous rendre compte que nous annonçons et bégayons ; assoupis dans la parole nous parlons non pas la langue des rêves mais celle des rêvés [...] l'écriture qui vous fait devenir écrivain, par la vertu de sa puissance insomniaque, cherche à secouer le dormeur qui titube en nous. » L'écriture serait une façon de savoir y faire avec la trame, celle du langage, le fait que nous soyons parlés. Vous en témoignez remarquablement dans *La Maison indigène* avec ce(ux) qui vous ont précédé mais également dans chacun de vos livres.

L'écriture fait devenir écrivain et non pas l'inverse ?

Mercredi 6 août 2025

Patricia,

Oui, je pense que c'est en écrivant qu'on devient écrivain, mais uniquement si l'acte d'écrire naît d'une nécessité ; plus que d'une nécessité, d'ailleurs : d'une impossibilité de ne pas écrire, comme si en cessant d'écrire on abandonnait les armes qui permettent de continuer à faire barrage au réel (le réel tel qu'il est parlé et nous bombarde). Mais quand je dis qu'on devient écrivain en écrivant, je ne veux pas dire ça dans un sens téléologique. Je n'écris pas « pour » devenir écrivain, mais pour créer un devenir-écrivain, au sens deleuzien peut-être. Ce devenir permet de travailler des formes diverses, d'en traverser les possibles, avec toujours ce risque de heurter un mur, un mur qui serait comme l'acceptation de la vanité d'écrire. D'un point de vue personnel, j'approche de ce mur, après avoir traversé la fiction, l'essai, le poème, le texte critique. La question est désormais pour moi la suivante : dois-je céder au pied du mur ou puis-je fissurer ce mur et aller au-delà. C'est à la fois paralysant et excitant. Mais c'est le principe du devenir que de se confronter à un moment au fantasme de son épuisement.

Bien à toi

Claro

CARTEL

Sophie Pinot *

Qu'est-ce qu'un cartel ** ?

Quand j'ai commencé à entendre parler des cartels comme dispositifs de travail dans l'EPFCL, je trouvais cette dénomination assez singulière, le fil de mes associations me faisait immédiatement penser aux cartels de la drogue, celui de Medellín notamment. C'est curieux ce qui peut résonner de la langue.

« Cartel » vient de l'italien *cartello*, affiche, lettre de défi, et du latin *charta*, feuille de papier. Quelque chose demande donc à s'écrire et à se lire ou à se lire et à s'écrire. Selon les époques : c'était la carte, le papier par lequel on provoquait quelqu'un en duel ; c'est aussi le cartouche ornemental qui entoure certaines pendules ; ou la petite plaque informative placée à proximité d'une œuvre artistique ou d'un objet exposé... là le cartel est cette chose qui sert de support, d'identification. Un cartel, c'est aussi une entente réalisée entre plusieurs, en vue d'une action commune. Nécessité alors de prendre la mesure de ce qui oriente cette entente. Selon que l'on se situe dans le champ de l'économie, du droit, de la politique ou de l'histoire, ce plusieurs peut tout aussi bien être : des entreprises d'un même secteur d'activité, des pays, des groupements professionnels, syndicaux, politiques, etc. L'action commune peut avoir pour visée de limiter l'offre d'un produit ou d'orienter la concurrence, autrement dit d'influencer le marché à l'avantage des entreprises, pays ou groupements en question. Pourrait-on dire là : le cartel, ce qui modifie quelque chose du jeu de l'offre et de la demande ?

* [↑](#) Membre de la Commission Cartel de l'EPFCL 2025-2026, avec Brigitte Hatat (Pôle 14, responsable de la Commission), Marie-Thérèse Gournel (Pôle 9) et Eléfhéria Salamé (Pôle 14).

** [↑](#) Ce texte a été retravaillé à la suite d'une intervention le samedi 4 octobre 2025 à Toulouse lors d'une rencontre inter-cartels organisée par le Pôle 6, Gay sçavoir en Midi toulousain, en préparation des Journées nationales de l'EPFCL de 2025, « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Françoise Galinon et Marie-Cécile Maury, élues-déléguées du Pôle 6, souhaitaient mettre en avant le travail en cartel, « réveiller la question des cartels » était leur désir. Un grand merci à elles et à leurs collègues du Pôle 6 pour cette invitation.

Cartel de l'OPEP, cartel des gauches ou cartel de Medellín, le cartel semble toujours « cartel de ... ».

Qu'en est-il du cartel dans le champ de la psychanalyse ?

C'est lors de la fondation de son école ¹, l'EFP (l'École freudienne de psychanalyse), en 1964, que Jacques Lacan invente ce nouveau dispositif de travail qu'il nomme cartel. « Cartel de ... » l'École. L'École, « organisme où doit s'accomplir un travail ² » : celui de l'enseignement de la psychanalyse, celui de la formation du psychanalyste. Dans son acte de fondation, Lacan nous dit que le cartel est l'un des deux accès qu'il définit pour s'engager dans l'École, le second étant le *cardo*. Si le *cardo* est « comité d'accueil » de celui ou celle qui demande à être membre de l'École, celui ou celle qui y candidate, l'entrée à l'École peut aussi se faire au titre du cartel. Le cartel ne nécessite pas que chacun des membres soit membre d'École. Le cartel, lieu du principe d'une élaboration soutenue à plusieurs, mais un plusieurs limité : « petit groupe ³ », comme le dit Lacan, « constitué par choix mutuel ⁴ ».

Le fait que ce soit un petit groupe a toute son importance. Que l'entente ne vire pas à la religion ni au trafic d'influence. Je cite Lacan en 1964 : chaque groupe se compose de « trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. Après un certain temps de fonctionnement [ça ne dit rien de la durée de ce temps de fonctionnement], les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre ». En 1980, au moment de la dissolution de son école créée seize ans plus tôt, Lacan affine la formalisation du cartel, il ne parle plus que de quatre personnes ⁵. Le nombre minimal exigible, sans que le groupe soit trop nombreux (de 4 à 6), semble trouver une limite (4 + 1). Pourquoi Lacan insiste-t-il sur la nécessité de la limitation du nombre ? Limiter le nombre permet de sortir de l'anonymat (qui préside à la communauté, religieuse ou autre), chacun y porte son nom, sans pour autant nommer à tort et à travers.

Pour ce dispositif de cartel qu'il invente, Lacan fait une autre précision : si le petit groupe est limité dans son nombre, le découpage de ce nombre a son importance. Revenons sur la fonction du *plus-une*, puisque

1.  J. Lacan, « Acte de fondation », (1964), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

2.  *Ibid.*, p. 229.

3.  *Ibid.*

4.  *Ibid.*, p. 235.

5.  J. Lacan, *D'écolage*, séminaire inédit, leçon du 11 mars 1980.

c'est comme ça qu'il l'énonce en 1964, même si on entend plus communément la formulation *plus-un*. En 1975, lors des Journées d'étude de l'EFP de novembre, Lacan revient sur la fonction des cartels dans l'École et notamment sur ce « un en plus » : « ce qui se rajoute à un nombre fini ⁶ ». Quelques mois auparavant, lors des Journées des cartels de l'EFP d'avril 1975, il énonçait : « L'infinitude latente, c'est justement ce qui est le plus-une ⁷. » Le nombre fini du petit groupe ne forme pas un tout. Ce *plus-une* est le signe d'un trou. Le trou, ce qui permet d'approcher le réel. Cette *plus-une*, si ce doit être quelqu'un, n'est pas une personne en particulier, ça peut être n'importe quelle personne du groupe, toujours présente mais toujours méconnue ⁸. N'est-ce pas en tant que fonction qu'elle opère, en tant que lieu qui porte ? « PLUS-UNE », n'est-ce pas celle de qui le cartel parle ? Celle qui est au centre de son travail ? La psychanalyse. Parler de la psychanalyse comme les mathématiciens parlent de la mathématique, dit Lacan à plusieurs reprises, et essayer d'en faire quelque chose de transmissible.

Si le cartel est entente réalisée entre plusieurs, en vue d'une action commune, dans le champ de la psychanalyse, cette action, orientée par la *plus-une*, est celle d'un certain travail à accomplir. Celui de la formation du psychanalyste et de l'enseignement de la psychanalyse. Il y a là une responsabilité de l'École : la psychanalyse a des effets et « le contrôle s'impose dès le moment de ces effets et d'abord pour en protéger celui qui y vient en position de patient ⁹ ». Formation pour qu'il y ait du psychanalyste, à ne pas confondre avec les psychanalystes. Dans son « Acte de fondation », Lacan s'adresse non seulement au praticien en formation, celui ou celle amené « à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique », mais aussi à tous ceux et celles « en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique », praticiens pas nécessairement « sujets psychanalysés ». L'École a à apprendre de quiconque qui peut contribuer à apporter aux analystes quelque matériel qui puisse faire support à leur pratique ¹⁰. Lacan ne s'adresse-t-il pas à ceux, psychanalystes ou non, qui s'intéressent à la psychanalyse en acte ? C'est ainsi qu'il conclut son « Acte de fondation » : « C'est à eux que s'ouvre l'École pour qu'ils mettent à l'épreuve leur intérêt,

6.  J. Lacan, « Journées d'étude de l'École freudienne de Paris », 9 novembre 1975, *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, Paris, 1978, p. 247-250.

7.  J. Lacan, « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris », 12 avril 1975, *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, Paris, 1976, p. 219-229.

8.  *Ibid.*

9.  J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 235.

10.  J. Lacan, « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris », séance de clôture, 13 avril 1975, dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, op. cit., p. 263-270.

ne leur étant pas interdit d'en élaborer la logique ¹¹. » Si les cartels se généralisent dans toute institution (comme groupe de travail), le cartel tel que pensé par Lacan est non seulement ce lieu où se soutient le rapport de chacun à la psychanalyse, mais aussi ce lieu où penser la psychanalyse : lire, commenter, assimiler, s'appropriier les textes de la doctrine, mais peut-être aussi et surtout l'élaborer. Le cartel d'École, lieu où interroger l'École elle-même.

En 1980, quand Lacan dissout l'organisme qu'il a lui-même fondé en 1964 ¹², l'EPF n'est plus mais le dispositif du cartel est maintenu : il est « l'organe de base » du travail sur la psychanalyse. À ce moment-là, Lacan ne parle plus d'école mais de champ. On peut y entendre le souci d'éviter l'effet de colle dans lequel on ne peut que s'engluier quand on est plusieurs, et la volonté toujours présente de lutter contre un « enkystement de la pensée ¹³ ». Le champ, déjà présent en 1964 dans l'« Acte de fondation » : celui ouvert par Freud et dont Lacan appelait à restaurer le soc tranchant de la vérité, celle qui concerne le réel. Le soc, cette lame de charrue qui tranche la terre et amorce le soulèvement nécessaire pour semer, planter...

L'Autre est toujours là d'avant, c'est la loi de la parole, on n'y échappe pas. Pour autant, n'est-il pas pertinent de s'intéresser à ce qui fonde ce qui a été dit avant ? Que redire ne soit pas juste ressasser, répéter, ni faire ritournelle. Que redire soit l'occasion de trouver à redire. Que redire soit l'occasion d'un dire qui va sonner différemment et se faire entendre autrement. Entendre une nuance a toute son importance pour que surgisse du nouveau, de l'inédit... déjà au un par un. Quelle que soit la forme qu'il prenne ¹⁴, le cartel n'est-il pas un lieu propice à ce travail-là, à cette production-là ? Le cartel, « organe de base de l'École », nous a dit Lacan, dont la structure repose sur quatre pieds : la limitation dans son nombre et dans sa durée, la « plus-une », le tirage au sort et l'adresse à l'École ¹⁵. Qu'en est-il aujourd'hui ? La journée des cartels de l'EPFCL-France du 19 septembre 2026 sera une occasion de mettre cette question au travail.

11.  J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 240.

12.  J. Lacan, *D'écolage*, op. cit.

13.  J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 238.

14.  Cartel de lecture de textes et séminaires, de travail de concepts théoriques, de questions cliniques ou de psychanalyse et politique, telles sont les rubriques du catalogue des cartels de l'EPFCL. On peut aussi de plus en plus entendre le cartel être dit « éphémère ». Cartel de la passe et cartel international d'École.

15.  Je remercie Sidi Askofaré d'en avoir rappelé l'importance lors de cette journée de travail à Toulouse.

Patricia Kindts

Dire l'insaisissable *

En juin, nous constituons un groupe éphémère pour répondre à l'invitation du Pôle 6. Tout se joue rapidement, à la fin d'une réunion du Pôle 4 à Narbonne. De mon côté, une légère inconscience, une audace qui ne se sait pas. Ma demande rencontre le désir d'autres, que je ne connais pas. On y va... Nous voilà trois en chemin, face à l'inconnu.

Un vent de liberté souffle le chaud et le froid. Nous sommes les uns pour les autres à la fois une chance et un risque. Mon intranquillité est adoucie par une fragile assurance, adossée à la confiance de mes collègues dans le processus.

Par moments, tout m'échappe. Je ne comprends rien, je ne sais rien. Parfois je note fébrilement un bout de phrase, parfois je me laisse porter. C'est la première fois que je travaille avec des psychanalystes.

Peu à peu quelques motifs, qui me sont propres, se dessinent sur la trame de nos échanges. Ils ont trait à la persévérance de l'analysant, cet *ostinato* qui soutient un impossible à dire encore et toujours. Ils évoquent la chance offerte de se découvrir témoin de sa propre existence, de rencontrer un autre qui ne m'identifie pas à ce que je dis mais qui me reconnaît comme celle qui parle.

Pendant nos réunions, les propos s'entrechoquent, un fil se tend et parfois se distend, on ne voit pas où ça mène... mais qui sait ce qu'il deviendra... Un autre est tiré, qui rassemble des morceaux de récits, des références aux textes, des évocations poétiques, pas de synthèse, pas de conclusion, chacun assume le désaccordage.

* ↑ Texte présenté le 4 octobre 2025 à Toulouse, lors de la rencontre inter-cartels sur le thème des Journées nationales 2025, « L'aventure psychanalytique et sa logique », à l'invitation du Pôle 6, Gay sçavoir en Midi toulousain.

Groupe éphémère du Pôle 4, Aude Roussillon : Lydia Colla, Jean-Yves Proësamle, Patricia Kindts.

Chaque rencontre produit chez moi une sorte d'abattement, je suis submergée par le profus, par l'impossible à cerner, à contenir, à fixer. Puis, après quelques jours, une image, une question, une nécessité émergent.

C'est ainsi que notre groupe éphémère m'amène à un autre groupe rencontré plus tôt dans l'année. C'est moins le contenu des échanges que la manière de chercher ensemble qui a fait surgir le souvenir d'une intervention menée au printemps dernier auprès d'un collectif.

Ce matin d'avril, je rencontre une quinzaine de paysans touchés par la sécheresse climatique. Ils espèrent éprouver quelque chose des bienfaits du partage, se sentir moins seuls, reliés dans la confrontation au péril. Dans leurs combats syndicaux, ils ont l'habitude de se grouper sous la bannière du même. Ils disent aussi que « parler, ça fait du bien », qu'« il faut faire sortir les émotions, ne pas garder tout ça pour soi ». Ils attendent un soulagement, une sorte de purge des affects. En cela, ils baignent comme tout un chacun dans l'idéologie néolibérale de la psychologisation du social.

Tout à coup, une évidence fait brèche dans ma posture d'intervenante : je ne viendrai pas les soulager. Je décide de faire une place au silence. J'invente une règle pour permettre à ces sujets-là de s'entendre parler. Je les invite à faire le récit de ce qu'ils vivent du manque d'eau. Nous n'allons pas soutenir de conversations. Nous nous priverons d'enchérir la plainte, la désolation, la rationalisation victimaire. Nous contournerons la consolation. Nous partirons du malentendu. Je pose un cadre qui fait une large part à la parole non interrompue, à la régulation stricte des échanges entre les participants, au silence. Peu à peu, ils s'emparent de l'offre qui leur est faite.

Camille nous apostrophe vigoureusement, comme si tout ce qu'elle avait à dire était contenu dans cette seule phrase : « Aujourd'hui, je ne suis plus paysanne parce qu'il n'y a plus d'eau dans mon village. » Camille se présente à nous comme une soustraction. Il n'y a plus de paysanne qui s'appelle Camille – il n'y a plus d'eau. Une grammaire de l'événement vient effacer ce à quoi s'était identifiée Camille.

Thomas, lui, est venu porter témoignage. « J'ai passé mon enfance et mon adolescence en Égypte, dans les oasis. Ici, je fais pousser des légumes à l'ombre des oliviers. Je sais comment faire pousser dans le désert. Je sais comment faire avec la sécheresse. Cela m'a été transmis, et j'ai appris. » Thomas sait y faire. La sécheresse est pour lui le moment de rencontre avec le désert.

Puis, la voix de Mary s'élève. Elle nous emmène avec elle sur le chemin escarpé qui domine les prairies. Toutes les semaines depuis trois ans, elle monte visiter les sources taries. Cet hiver, elle a vu l'eau couler de nouveau.

Elle a ressenti une grande responsabilité. Il lui fallait protéger ce petit filet d'eau, il ne fallait pas qu'il s'arrête. Elle a apporté quelques pierres pour consolider l'ouverture de la source, faciliter son écoulement, puis elle a suspendu son geste, on ne peut pas obliger une source à couler.

Rien n'est compréhensible, il y a de la pluie et pas d'eau. Mary imagine que des gens malfaisants détournent l'eau souterraine vers d'autres vallées. Comment savoir ce qu'il se passe sous la terre ? Elle se sent ignorante, impuissante et vulnérable. « Je rêve d'une mer d'eau sous l'Alaric », dit-elle. Elle manifeste une joie réelle au souvenir du débit régulier de l'eau qui abreuvait ses bêtes. Les regrets n'ont pas leur place. Mary rêve d'une eau qui s'écoulerait toujours.

D'autres encore ont parlé. Pendant cette matinée, nous nous sommes laissé enseigner sur le rapport de l'autre au manque d'eau. Qu'est-ce qui s'est joué là ? Difficile de dire pour chacun. Cependant, peut-être que l'étau d'un sens univoque, censé faire tenir ensemble le groupe, a desserré quelque peu ses mâchoires. Ce groupe a peut-être pressenti, le temps de cette matinée, l'existence d'un malentendu fondamental qui n'empêche rien, qui perdurera quoi qu'il arrive, qui est une condition de la parole.

Début septembre, nous nous retrouvons pour la troisième et dernière rencontre du groupe éphémère. Nous lisons nos textes en cours, j'évoque le moment où je change les règles de parole avec les paysans et là, à la rencontre de l'autre parlé, j'entends un changement de position. Je n'avais pas saisi, jusqu'à les entendre, la portée de ce qui s'était passé vraiment.

Dire l'insaisissable.

Dire le déplacement au moment où il s'opère,
au moment où il opère
un léger décalage.

Rendre compte d'une bascule,
d'un plus tout à fait comme avant.

Rendre compte d'un mouvement imperceptible, inaperçu,
et cependant ineffaçable.

« Plus comme avant, je ne viens pas les soulager. »

Ce minuscule tressaillement aux effets très concrets avait attendu d'être entendu pour qu'enfin il soit reconnu comme un acte posé.

RÉSEAU ENFANT ET PSYCHANALYSE

Esther Morère Diderot

Un dispositif pour petits sujets en mal de mots *Et en route pour Vladivostok * !*

Quand vous voyez un donut, ne regardez pas le trou, regardez l'anneau.

David Lynch

L'atelier des petits sujets, sa consistance

Aujourd'hui, à l'atelier REP (Réseau enfant et psychanalyse), nous allons vous parler, avec Catherine Chauveheid ¹, d'une longue pratique dont nous avons eu l'expérience, celle des ateliers thérapeutiques pour les enfants, de 3 à 6 ans – l'âge de la maternelle, comme on dit – au sein d'un CMP (centre médico-psychologique) de la banlieue sud, CMP qui a la particularité de se référer à la psychanalyse depuis 1969. L'an dernier, j'ai quitté l'atelier, c'est pourquoi je suis ravie que nous puissions écrire et réfléchir, parler de cette expérience, ce « petit laboratoire », comme s'amusait à le nommer Catherine. Beaucoup d'anecdotes, de moments forts ont émaillé notre pratique, mais je vais commencer par évoquer les enfants qui nous sont adressés.

Des enfants en mal de mots, en mal de nom, en mal de non... adressés au CMP car la crèche, l'école, le médecin généraliste sont inquiets, les parents aussi, parfois, de leur comportement, leur regard, de l'absence de mots ou de leurs mots coupés, charcutés, certains sont affublés d'un jargon *gloubi-boulguesque* – vous vous souvenez certainement du *gloubi-boulga* de Casimir, ce drôle de dinosaure orange de la série *L'Île aux enfants*, terme qui désignait une recette culinaire bizarre mais aussi un discours confus, fait de

*  Texte présenté lors de l'Atelier de psychanalyse avec les enfants, Réseau enfant et psychanalyse, à Paris, le 17 mai 2025. Esther Morère Diderot et Catherine Chauveheid proposent leur réflexion issue du travail auprès d'enfants en mal de mots, en mal de liens, au sein d'un atelier porté par l'écoute, le regard et la voix d'analystes.

1.  C. Chauveheid, « Un atelier en cache un autre », dans ce numéro.

propos incohérents –, celui d'un enfant en mal de lien social, pour qui faire lien en classe, à la récréation est si problématique.

On nous adresse donc ces petits sujets en devenir, pour lesquels on a le désir que cela advienne, qu'advienne un mot, une parole, singulière, un regard singulier, que le vide de la chaîne signifiante qui est en souffrance, voire inexistante, se compose, prenne forme, que sur cette partition peu à peu se créent des notes, des silences, des soupirs, des nuances *piano* ou *forte*, *tempo allegretto*, toujours ou presque.

Entrons dans la fosse, fosse aux lionceaux, car lorsque nous les accueillons la première fois, bien souvent, ce n'est pas sans cris, ni pleurs. Au commencement était le verbe. Nous pourrions tout aussi dire : au commencement était le cri.

Voici comment se compose la première pièce où se déroule, durant trois quarts d'heure, un travail qui se distingue plutôt par la trace : une grande salle, un coin eau à gauche, deux évier contre le mur, avec pour chacun deux robinets, on peut dire qu'y affluent les enfants pour lesquels la trace est impossible ou difficile à inscrire, puis plus loin, au centre de la pièce, le coin dessin, découpage, où des feuilles, des crayons, pastels, feutres, des ciseaux, du scotch, de la colle sont posés sur une table ronde autour de laquelle certains enfants s'installent, puis enfin un coin peinture sur la droite, au fond de la pièce, avec deux grands panneaux en bois, pour y installer des feuilles au format A1. Le coin peinture, avec des pots disposés sur une console à droite : bleu, vert, jaune, rouge, noir, blanc. Ici l'espace invite plus particulièrement au dépôt de la trace ou alors à celui de l'effacement, de la découpe ou du collage/décollage... La deuxième salle dans laquelle les enfants se rendent, du fait de sa composition, fait plus appel au corps, au jeu, aux histoires à inventer, aux pas de danse parfois ou encore au chant. Sol moelleux, matelas, coussins, grands cylindres troués, boudins... Ce temps dure également trois quarts d'heure.

Le groupe n'excède pas huit enfants pour permettre d'avoir un regard sur tous et qu'une parole puisse circuler pour *chaque-un*. Voilà les espaces dans lesquels ils évoluent, les règles sont rappelées régulièrement s'agissant du respect du corps de l'autre et de son propre corps, ainsi que des productions.

Avant d'aller un peu plus loin, en exposant des points théoriques qui nous semblent indispensables pour cerner nos petits sujets en devenir, nous pouvons aussi dire que si ce duo a fonctionné si longtemps c'était dû à notre rapport à la psychanalyse, mais aussi à l'appétence pour le jeu, la création, la danse des couleurs sur la feuille A1 déposées, ou la couleur de la danse,

celle des petits mouvements esquissés à travers le corps de ces petits sujets démunis côté mots mais aussi côté corps.

La chaîne des petites traces, mots ou des petits pas est en panne, nous faisons alors courroie, lien, pour que cela s'ensuive, et toujours en partant d'un élément, d'un terme qu'ils déposent, avec une écoute de notre part se référant à la psychanalyse et un laisser advenir ; pas de rééducation ni de suggestion, mais des interventions à partir du symptôme, de leur parole, de la monstration du corps.

Du stade du miroir au schéma optique de Bouasse

Poursuivons en présentant des points essentiels pour mieux cerner nos petits sujets en devenir en repartant du texte évoquant le stade du miroir ². Pour certains d'entre eux le contact est difficile à établir, que ce soit au niveau du regard ou de l'échange, certains sont loin, dans un territoire lointain de celui du stade du miroir dont nous allons reprendre quelques éléments. Lacan se sera inspiré d'Henri Wallon, qui avait travaillé autour du concept d'imagos, à savoir la façon dont le petit enfant se représente son propre corps : « Le petit d'homme à un âge où il est pour un temps court, mais encore pour un temps, dépassé en intelligence instrumentale par le chimpanzé, reconnaît pourtant déjà son image dans le miroir comme telle. Reconnaissance signalée par la mimique illuminative du *Aha-Erlebnis*, où pour Köhler s'exprime l'aperception situationnelle, temps essentiel de l'intelligence. Cet acte [...] rebondit aussitôt chez l'enfant en une série de gestes où il éprouve ludiquement la relation des mouvements assumés de l'image à son environnement reflété, et de ce complexe virtuel à la réalité qu'il redouble, soit à son propre corps et aux personnes, voire aux objets qui se tiennent à ses côtés ³. »

Ce moment saisissant se produit de l'âge de 6 mois à celui de 18 mois, moment, dit Lacan, jubilatoire. Il y a de la jubilation, du jeu, du sourire, de l'illumination, de la lumière, entre lui, la vision de son image dans le miroir et le parent qui se tient à côté qui vient le désigner, et ce moment où l'enfant se retourne vers cet Autre.

Il me vient à l'esprit un garçon que je reçois, en individuel, garçon de 8 ans, et sa mère et ses deux petits frères qu'elle emmène au CMP lorsqu'elle l'accompagne. Les deux derniers sont très rapprochés, 2 ans et demi et à peine 1 an ; « retour de couche », dit la mère. Il y a deux autres aînés, en

2.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 93.

3.  *Ibid.*

tout cinq petits gars. La maîtresse s'inquiète pour mon patient de 8 ans, qui manque d'entrain pour apprendre, cependant il a un très bon contact. Une de mes collègues s'inquiète pour les deux petits, tout affairés en salle d'attente dans leurs jouets, ils ne lèvent pas la tête, sont enfermés « en eux », l'un dans sa poussette, l'autre tête dans les Lego. Je reçois la mère et les enfants, elle me dit que lorsque mon petit patient de 8 ans est né, le troisième donc, elle a pleuré toutes les larmes de son corps. Elle voulait une fille. Et que pour les deux autres, elle craignait que ce ne soit pas une fille, elle était donc résignée et n'attendait plus rien. Ses deux derniers garçons sont particuliers, très fermés, peu de regards adressés, pas de babils ou de mots. On peut bien entendu s'interroger sur ce fameux complexe où entre en scène le stade du miroir pour ces deux derniers. Que s'est-il passé lors de ce temps du stade du miroir où se joue ce temps d'illumination jubilatoire ? Il est fort probable que cela n'ait pas trop jubilé. Cependant, ça peut se travailler, d'autant plus que la mère a un bon lien à l'institution.

Nous poursuivons maintenant avec le schéma optique de Bouasse dans la continuité du stade du miroir qu'utilisera Lacan pour représenter un point essentiel concernant la plupart de nos petits sujets adressés au groupe, et la façon dont se représente la relation à l'autre – vous retrouvez ce schéma pour la première fois dans le texte « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »⁴.

Lacan rappelle comment ce schéma nous permet de nous éclairer concernant les liaisons qui vont y apparaître sous le mode analogique se rapportant clairement « à des structures (intra-)subjectives comme telles, en y représentant la relation à l'autre et en permettant d'y distinguer la double incidence de l'imaginaire et du symbolique⁵. »

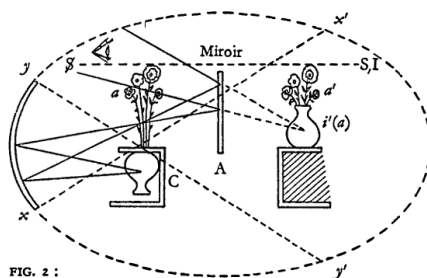


FIG. 2 :

4. ↑ J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, op. cit., p. 674.

5. ↑ *Ibid.*

Lors de sa leçon du 24 mars 1954, dans le séminaire *Les Écrits techniques de Freud*, Lacan reprendra ce schéma, qu'il complètera dans son discours ⁶ en précisant que les deux miroirs, l'un concave qui produit une image réelle et l'autre miroir plan qui produit une image virtuelle spéculaire, constituent deux temps importants sur les plans symbolique, imaginaire et réel. Le sujet doit en passer par là pour parvenir à s'identifier par cette aliénation à l'image unitaire réfléchie de soi-même dans le miroir, que Lacan note *i'(a)*, qui est constituante de l'identification narcissique. Il faut en passer par là pour aller plus avant dans un second temps. Lacan propose ainsi une nouvelle topique du narcissisme qui fait intervenir les trois catégories fondamentales du symbolique, de l'imaginaire et du réel qu'il a introduites à l'orée de son enseignement en juillet 1953. Lacan identifie sur ce schéma du vase renversé le symbolique au miroir plan, *i(a)* et *i'(a)* à l'imaginaire du narcissisme primaire et secondaire, et le réel au miroir concave comme support de quelque fonction globale du cerveau et au vase dont le fait que la boîte le cache indique le peu d'accès que le sujet a de la réalité de son corps ⁷.

À travers ce passage, on conçoit combien ces opérations ne sont pas choses simples et que du côté du sujet en devenir et de l'Autre, certains passages doivent se nouer au risque de ratés dans les processus en marche.

Ce que doit faire l'enfant, conception de son nœud et de son fantasme

Qu'est-ce que doit apprendre à faire l'enfant, demande Lacan dans la leçon du 11 décembre 1973 : « L'enfant est fait pour apprendre quelque chose, que le nœud se fasse bien, car il n'y a rien de plus facile que ce qui rate ; il doit apprendre à faire le nœud ⁸. » Ce n'est pas chose simple. Il nous rappellera dans ce séminaire comment les trois registres R, S et I sont de commune mesure et qu'aucun des registres n'est prévalent ⁹ ; nous pouvons ajouter que l'enfant construit son symptôme qui permet de lier les trois registres et par-delà de faire suppléance.

Ajoutons combien il sera difficile pour lui d'aborder la question de son fantasme, car ici comment peut-il se former si le stade du miroir n'a été qu'à peine esquissé, pas ou peu éprouvé, dans le corps, le regard, les mots ?

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 143.

7. ↑ M. Bousseyroux, « Topologie du spéculaire et du non-spéculaire », texte transmis au sein de la dernière séance du séminaire LaBo, troisième conférence du 25 avril 2025 en Chine.

8. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973.

9. ↑ *Ibid.*

C'est ce que nous nous attelons à travailler, à travers nos interventions, notre voix, notre regard, un regard qui porte, qui prend en considération les déplacements des enfants, leur parole, leur corps, ce qu'ils mettent en jeu dans les espaces de l'atelier.

Certains enfants adressés sont empêchés, néanmoins dans le lien, on peut dire quand même que ce stade du miroir a été traversé, bien que leur lien à l'autre soit troublé : ils s'adressent à l'Autre, parfois avec une demande chronophage, boulimique, une demande d'être sans cesse regardés, ils sont un peu *glue*. Tout comme la petite Valentine, qui est en place d'objet, souvent elle se plie aux désirs de l'autre, dans les jeux, les histoires, se rendant objet de l'autre, avec un regard de demande d'amour océanique envers les enfants et les adultes. Sa mère est suivie au CMP adultes pour des épisodes mélancoliques sévères, Valentine après tout ne s'en débrouille pas si mal et elle pourra, dans l'atelier et lors de son suivi en individuel, avancer sur la question de son fantasme et de sa position vis-à-vis de l'Autre en affirmant peu à peu son propre désir, se refusant à être prise comme pur objet, cette position d'être objet de l'Autre, celle que lui inspire, dit Lacan dans sa formule, le texte d'Hegel ¹⁰, qui fait impasse.

$$d(a): d(A) < a$$

Ici, le désir de désir est désir qu'un désir réponde à l'appel du sujet ; ce mode de désir peut être écrasant. C'est être reconnu comme objet, ce qui peut être leurrant, c'est l'objet que l'on est dans son essence comme conscience, une *selbst-bewusstsein*.

Nous avancerons maintenant vers la question du fantasme ¹¹. Sa conception s'effectue sur la base d'une image réelle, $i(a)$, qui correspond dans le schéma de Bouasse au corps morcelé, c'est-à-dire au pot renversé et aux fleurs au-dessus de celle-ci, sur l'axe $y-y'$, $x-x'$ d'un miroir concave. Grâce au miroir plan vertical qui représente l'Autre, le sujet représenté par l'œil à gauche peut construire l'unité de son corps représentée par les fleurs dans le pot, à savoir l'image virtuelle, $i'a$, qui correspond à l'unification du corps morcelé. C'est ce qui correspond à une relation de prestance du moi et une aliénation. Ici, il s'agit de la structure du fantasme, cette opération singulière où les fleurs dans le vase constituent l'enveloppe qui entoure l'image réelle des fleurs, opération ô combien structurante pour le sujet et en lien avec l'objet a et le désir, désir qui se soutient dans ce qui ne se sait pas, dans une forme énigmatique et abyssale, où le manque et la coupure

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 34.

11. ↑ A. Izcovich, *Comment finissent les analyses avec les enfants*, Paris, Stilus, 2024, p. 32.

entrent en jeu. L'enfant construit la texture de son fantasme, c'est-à-dire les enveloppes qui entourent le réel ¹².

En cela nos interventions sont structurantes, pointant ce qui se joue pour l'enfant, pour lui et avec les autres, en laissant toujours une part d'énigme ; nos interventions parfois poétiques ou ludiques, qui font coupure aussi, l'accompagnent dans ce pas à pas de sa constitution de sujet.

Dispositif et supports

Pour cette dernière partie, nous aborderons la façon dont, à travers son dispositif, l'atelier thérapeutique permet une mise au travail chez ces petits sujets en devenir pour lesquels le lien social est très en panne.

Tout d'abord, nous soulignerons l'importance des petits objets partagés dans cet espace qui font support de la parole à advenir : pastels, crayons, feuilles, ciseaux, scotch, pinceaux, dessins et peinture, à commenter, à regarder, bien souvent à copier, offrant des processus d'identification. L'un d'entre eux peint sur la feuille, à côté d'un petit autre, des traits similaires sont repris, des cercles, traces, de couleurs quasi identiques. Nous leur demandons de raconter leurs traces, leurs dessins, pour permettre toujours à la parole de pointer et de se singulariser dans le groupe. Un autre enfant entoure les pieds de chaise de scotch, à quatre pattes, au sol, il fait un lien entre toutes les chaises, il pourra dire que ça colle, ça colle trop, qu'est-ce qui colle ? interrogera l'une d'entre nous.

Un autre point qui nous paraît essentiel dans notre proposition est le maniement du transfert, un transfert à la cantonade ¹³. Terme intéressant, ce n'est pas un transfert classique dont il s'agit ici du fait de la configuration de l'atelier, les échanges partagés entre les enfants et avec les adultes sont multiples et permettent de travailler le lien social autrement qu'à l'école ou dans le groupe famille. Ce transfert ici se joue dans une adresse à la cantonade, on parle à la cantonade, en pointant un signifiant, en relevant une expression, une attitude, ce n'est pas adressé de façon particulière, comme dans l'analyse individuelle. Cantonade est un terme qui se réfère au théâtre, il désignait dans les pièces italiennes une partie du théâtre où les spectateurs étaient assis, puis plus tard les coulisses ; en somme, parler à la cantonade, c'est parler à un personnage qui n'est pas en scène ¹⁴.

12.  *Ibid.*, p. 35.

13.  E. Porge, « Le transfert à la cantonade », *Revue du Littoral*, n° 18, EPEL Éditions, janvier 1986, p. 5-16.

14.  E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. 1, Paris, Hachette, 1877.

Et enfin, pour finir, nous leur prêtons nos signifiants. Les insuffler, les proposer, lorsque des enfants sont plongés dans un registre où il y a prévalence de trop de réel ou d'imaginaire et que la chaîne signifiante est en panne, ou brisée, permettra au registre symbolique de se déployer.

Voici une scénette où Dimitri, dans l'espace du second temps, ne nous dit qu'un mot : « Pizza ! » Il court, joue, nous regarde et lance : « Pizza ! » Cela durera pendant plusieurs semaines, il n'ajoute rien d'autre. Alors, nous proposons de construire un four et de fabriquer cette *pizza*. Au fil des séances, il sera cuisinier et proposera de faire un restaurant avec l'aide des mots, des gestes que nous proposons, puis il ouvrira son restaurant, quelques petits autres viendront y déjeuner et passeront commande.

Parfois aussi, nous utilisons les contes, qui offrent un matériel non dédaignable, en faisant allusion entre autres à la Princesse au petit pois, au grand méchant loup. Dans des moments très difficiles où règne le chaos, nous leur proposons d'écouter un conte, voire de le jouer. Marie-José Latour a évoqué leur importance lors de son intervention du 1^{er} février à Narbonne autour de son ouvrage *Dessins et maux d'enfants*¹⁵. On a souvent l'impression que ce sont des histoires à dormir debout, c'est qu'il faut arrêter de lire les versions Disney et leur préférer les versions de Grimm. Barbe bleue, Hansel et Gretel, Peau-de-mille-bêtes, la Belle au bois dormant et tant d'autres offrent pléthore de crimes, dévorations, incestes, abandons, matériaux de processus inconscients et de fantasmes typiques, car tout comme le mythe, le conte est issu de l'imaginaire collectif.

Dernière scénette, pour conclure : un boudin rouge, large, long, que tous se disputent, sur lequel l'un va monter, d'autres s'installent, derrière, moment de jubilation, de joie. Fin de la séquence, le chemin sera long, l'une de nous ponctue : « Le train démarre ? Et en route pour Vladivostok ! »

15.  M.-J. Latour, *Dessins et maux d'enfants*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2023. Intervention à Narbonne le 1^{er} février 2025, à l'invitation du Pôle 4, Aude Roussillon. Disponible en ligne <http://youtu.be/ua1FW10qo0k?si=bpBdku2WU41Fw3B4>

Catherine Chauveheid

Un atelier en cache un autre *

En ouverture à notre séance de travail d'aujourd'hui, je vous propose une phrase de Lacan prononcée lors de la clôture du congrès de juillet 1978, quelque temps avant la dissolution de l'École freudienne de Paris et les débuts de l'École de la Cause freudienne : « La psychanalyse est intransmissible, c'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse ¹. »

Voilà qui nous remet au vif du propos de cet atelier, qui réfléchit cette année à la créativité et au style de l'analyste, style toujours singulier et irréductible, support du rapport de l'analyste à l'inconscient, support de ce qu'il a découvert et pris en compte de son analyse. Le style de l'analyste, particulièrement dans le travail auprès d'enfants, n'est pas une question de neutralité bienveillante mais s'exprime au travers de son ton, son écoute, ses formulations.

C'est d'une expérience de travail de groupe thérapeutique nommé *les ateliers*, dont plusieurs années avec Esther Morère Diderot ², que nous allons vous parler. Ateliers dont la trame colorée des panneaux de la salle peinture orne notre programme ; traces du passage de tant d'enfants y ayant laissé leur inscription. À la fois trace de l'unique de chacun venu y éprouver sa singularité et création à l'insu des participants de cette fresque dont surgissent mélanges, croisements, perspectives et mémoire.

*  Texte présenté lors de l'Atelier de psychanalyse avec les enfants, Réseau enfant et psychanalyse, à Paris, le 17 mai 2025. Catherine Chauveheid et Esther Morère Diderot proposent leur réflexion issue du travail auprès d'enfants en mal de mots, en mal de liens, au sein d'un atelier porté par l'écoute, le regard et la voix d'analystes.

1.  J. Lacan, « 9^{ème} Congrès de l'École Freudienne de Paris sur "La transmission" », *Lettres de l'École*, volume II, n° 25, Paris, juin 1979, p. 219.

2.  E. Morère Diderot, « Un dispositif pour petits sujets en mal de mots. Et en route pour Vladivostok ! », dans ce numéro.

Qu'est-ce qu'il se passe dans cet atelier et qu'est-ce qui s'y élabore d'un savoir-faire, savoir y faire, lieu de mise à l'épreuve du style de chaque analyste aux antipodes d'un protocole ou d'une méthode, bien loin des propositions de catalogue de formation « conduire un groupe thérapeutique d'enfants en deux sessions de dix séances » ? Lieu où s'éprouve que le discours analytique n'est pas une technique mais soutient chacun à produire sa singularité, tant du côté des enfants reçus que des adultes qui les reçoivent.

Je reprendrai l'esprit de la démarche d'Ernest Pignon-Ernest copiant inlassablement Rubens, Ingres, Le Caravage, ses maîtres, s'appliquant en dessinant à se pénétrer d'une manière de faire, à trouver, en restant fidèle à l'esprit de ses aînés, la créativité pour produire quelque chose qui tienne de lui-même.

Avec Esther Morère Diderot, c'est un *je-nous* qui s'éprouve chaque mercredi. Le genou est une articulation complexe permettant de tenir debout et de marcher, d'avancer. Il ne s'agit pas, dans ce duo de travail, de cothérapie ou d'un dispositif, il s'agit plutôt de « l'articulation qui travaille ³ » dont Stéphane Auger parle à propos du travail de cartel. « Cartel » vient de *cardo*, qui veut dire gond, pièce de métal qui sert de pivot, articulation permettant un battement d'ouverture et de fermeture, tout comme le genou. On retrouve dans notre *je-nous* l'esprit horizontal du petit groupe du cartel que Lacan a repris du travail sur les groupes sans chef de Bion, proposition où les places sont permutablement pour éviter position hiérarchique et identification à un idéal. « Le dé-collage c'est l'en-je », titre de l'article de Stéphane Auger où il relève que Lacan n'utilise jamais l'expression travail de groupe mais groupe de travail, car pour lui il n'y a pas de travail collectif de même qu'il n'y a pas d'inconscient collectif.

Cette remarque est précieuse également quant à notre pratique d'accueil d'enfants éloignée des théories de dynamique de groupe. En 1972, au cours d'une journée de travail de l'École freudienne de Paris, Lacan avance qu'« il n'y a pas d'agencement collectif de l'énonciation ⁴ » ; Stéphane Auger à sa suite engage tous ces « épars désassortis ⁵ » à se situer un parmi les autres, relançant la notion de transfert de travail, proposition énoncée

3.  S. Auger, « Sommes-nous prêts au décollage ? Car tel est l'en-je ! », *Feuillets psychanalytiques*, n° 8, *Transfert et transmission aujourd'hui*, ALI, 2022, p. 33-45.

4.  J. Lacan, Interventions sur l'exposé de M. Safouan : « La fonction du père réel », Journées d'étude de l'École freudienne de Paris, parues dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 11, p. 137-144.

5.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.

en 1964 dans la note conjointe à l'acte de fondation de l'École freudienne de Paris : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail ⁶. »

Transfert et transmission sont liés et base de travail de notre *je-nous* et l'accueil des stagiaires en témoigne. Là aussi pas de méthode mais l'offre faite aux candidats de se laisser enseigner par la clinique, offre de tenir place dans notre dispositif pour une année, car c'est la psychanalyse qui enseigne et non la psychanalyse qui est enseignée. Je reprendrai le terme de Lacan des « analystes travailleurs », les stagiaires y sont conviés en participant au temps de reprise post-groupe, au groupe de lecture, aux présentations d'enfants et aux transcriptions.

Pour vous en dire plus de cette offre faite aux enfants, j'ai choisi quelques points à partager.

Nous proposons à des enfants en mal de représentations, en difficulté dans la rencontre avec les petits autres et souvent dans un rapport difficile au langage, de rencontrer un espace et des adultes accusant réception de leurs productions comme expressions de leur monde interne, fantasmes, angoisses, conflits. Nous proposons que ce qui se met en acte puisse s'élaborer vers une mise en scène où l'imaginaire se tisse et ouvre à la symbolisation.

Nous pourrions résumer le cadre de l'atelier par : laisser faire en toute sécurité ⁷, terme de Pierre Privat, pour permettre à l'excitation de s'exprimer mais sans mise en danger. Le dispositif permet aux enfants de se sentir contenus, l'adulte étant garant d'un cadre non interdictif mais bordant l'excitation.

Les peurs, cris, excitations trouvent tout particulièrement dans la *salle coussin* un espace pour se mettre en jeu : « Le chahut était l'autre nom pour le cancan, danse indécente, synonyme d'excitation et de désorganisation. À Dunkerque, le chahut au moment du Carnaval permet l'expression de fantasmes archaïques de destruction et d'attaque ⁸. » Éros et Thanatos sont à la fête ! Marie-Michèle Bourrat ⁹ souligne l'importance de ce temps de l'excitation par l'activité motrice et les scénarios où se déploie une mise en sens, une liaison.

6.  J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 236.

7.  P. Privat, « La mise en jeu des limites : laisser faire en toute sécurité », dans J.-B. Chapelier et J.-J. Poncelet (sous la dir. de), *Excitation, jeu et groupe*, Toulouse, Érès, 2005, p. 117-128.

8.  J.-B. Chapelier, « Défense et illustration du chahut », dans *Excitation, jeu et groupe*, op. cit.

9.  M.-M. Bourrat, « Excitation : facteur de violence ou facteur d'intégration du moi ? », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescent*, Paris, Expansion scientifique française, n° 50, 2002, p. 429-433.

En accompagnant l'irreprésentable, les trop-pleins, les moments régressifs sans les réduire mais à partir de notre créativité, en offrant nos mots, nos propositions, soutenus par nos mises en scène, nos jeux de faire-semblant, une possibilité de figuration, la construction d'un sens subjectif se met en place : transformer l'agir du côté du réel en faisant place dans une narration à l'imagination ouvrant à un espace symbolique.

Pour accompagner ces processus, la médiation artistique est précieuse : peinture, crayons, pastels laissent traces. Pour certains s'engageant dans une première trace, de façon bien antérieure à la reconnaissance de leur production propre, c'est la possibilité de révéler ce qui autrement serait inaccessible.

Serge Tisseron associe « le geste du jet de la bobine, scansion de l'absence et de la réapparition, au moment graphique qui produit un trait ¹⁰ ». Le trait qui incise l'espace laissant trace sur une surface est effectivement une étape marquant la sortie de l'enfant du tourbillon fusionnant. Le trait marque qu'il y a une séparation possible, une temporalité s'installe avec un début et une fin, la séparation laisse un trait et non un trou.

Dans le bureau de Melanie Klein, il y avait un lavabo et des gobelets. À l'atelier, il y a « l'heure de l'eau », attendue, particulièrement par les enfants les plus régressés n'accédant pas à la possibilité d'une création, d'un laisser trace. Le long du mur, on trouve un lavabo collectif avec seaux, gobelets, chiffons, pinceaux. Une des règles de cette salle est : on met une blouse et on attend 10 heures 30. Et « c'est ma montre qui le dit » – réel de l'écoulement du temps, limite de l'heure non négociable mais bien évidemment transgressable, sœur de la ligne rouge des tricycles de la Maison verte de Françoise Dolto.

Écoulements, transvasements, débordements, partage de l'espace et du matériel, potions magiques pour certains, écoulements sans fin à ponctuer pour d'autres. Le processus créateur constitue une tentative de traitement de l'archaïque qui permet d'accéder aux angoisses primitives dévastatrices, ce que René Roussillon appelle *matière première psychique*, « énigmatique, insaisissable, multi-sensorielle ¹¹ », l'enjeu étant de favoriser le déploiement d'un processus psychique d'intégration de l'expérience subjective. Cette rencontre autour de l'eau, de la peinture permet de nommer, de révéler ce qui autrement resterait inaccessible.

Angoisses primitives pour Winnicott, terreurs sans nom pour Bion, ces éléments terrifiants car ils n'ont pas de nom, expériences précoces non

10.  S. Tisseron, « Le dessin du dessin : geste graphique et processus de deuil », dans *Art et fantasme*, collectif, Seyssel, Champ Vallon, 1984.

11.  R. Roussillon, dans collectif, *Manuel des médiations thérapeutiques*, Paris, Dunod, 2013.

psychisées, vont être ce matériel brut auquel le processus créateur va permettre de donner forme. La mise en mots des pulsions, dans un support de discours, ouvre à une trame imaginaire dans un univers partageable fait de monstres et de sorcières.

Comment garantir accueil et attention à l'imprévu, aux petits détails, à un mot qui surgit, qui circule, dans cette proposition où la position d'analyste dans ce cadre est bien éloignée du bord du divan ? Cette position se nourrit de notre propre rapport à la poésie et aux jeux de mots, de notre goût pour les chansons et les comptines, l'art et la danse. Le plaisir de partager ce mode d'attention et d'écoute circule d'un thérapeute à l'autre dans la vigilance à ne pas s'isoler avec un enfant mais à faire circuler dans le groupe les remarques, les trouvailles et les questionnements de chacun.

La voix tient une place essentielle ; à l'atelier, on donne de la voix, on fait entendre sa voix, on parle à la cantonade, la voix est indissociable du corps et de l'écoute. Notre écoute est ouverte au sonore pour permettre à ce qui est exclu d'être entendu. Expression physique et vibratoire, un son devient une improvisation, une comptine, une variation en mamanais, à la pêche au son, à la pêche au mot. Nos accusés de réception font miroir sonore et vocal ; du fait de notre attention, l'autre s'entend comme parlant. Le pulsionnel est à l'œuvre dans la voix, indissociable du corps.

Pour penser la position de l'analyste dans cet espace de l'atelier, on peut convoquer la notion de présence chère à Jean Oury, fondateur de la clinique de La Borde et figure de la psychothérapie institutionnelle. Pour lui, être là n'est pas communiquer à tout prix mais être en tension interrogative d'existence et de relation aux autres pour permettre dans cet espace commun de communication l'existence d'une « sous-jacence ». Jean Oury évoque également la notion de transfert kaléidoscopique qui rend compte des expressions transférentielles en jeu dans un atelier d'expression, sur le cadre, les adultes, les autres participants.

Pour continuer à nous orienter, reprenons le commentaire de Lacan dans le *Séminaire I* à propos du suivi de Dick par Melanie Klein. Melanie Klein introduit le jeu et la manipulation d'objets dans son travail avec Dick, ce que Gisela Pankov nommera « greffe de transfert ». Lacan parle, lui, d'un « accolement de paroles », il ajoute : « L'enfant symbolise la réalité autour de lui à partir de ce noyau, de cette petite cellule palpitante de symbolisme que lui a donnée Melanie Klein ¹². » Jean Broustra commente

12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 100.

ainsi : « Prenant appui sur cette cellule palpitante, le sujet en vient à exprimer ses propres langages jusqu'à remonter vers la parole ¹³. »

Poursuivons notre réflexion avec la notion de supposition soulignée par Jean-Michel Vives ¹⁴ dans un article passionnant sur les propositions d'Alain Didier-Weill. Alain Didier-Weill, invité par Lacan à son séminaire intitulé *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, fait une intervention lors de la séance du 21 décembre 1976 sur la pulsion invocante. S'appuyant sur une métaphore de la musique, Alain Didier-Weill propose que la musique nous suppose avant que nous en soyons auditeurs. Cela sous-entend que si cette musique touche le sujet c'est qu'elle le renvoie à quelque chose qui lui manque, qu'il indique par *a*. La musique cherche en l'auditeur ce qui en lui se prête à être entendu, puis dans un renversement pulsionnel c'est le sujet qui va se mettre en quête de ce qui lui manque : la musique. Ainsi, en supposant le sujet, la musique lui permet d'acquérir un savoir sur le manque et sur le lieu où il se tient, le sujet devenant sujet supposé savoir ce qu'est le manque.

Puis, dans ses deux interventions suivantes, au cours de la séance du 8 février 1977 du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* ¹⁵ ainsi qu'à la séance du 8 mai 1979 du séminaire *La Topologie et le temps* ¹⁶, Alain Didier-Weill introduit le terme de supposition, qui porte moins sur le savoir que sur le sujet. Il affinera ce concept jusqu'à une proposition qui confronte le sujet à l'énigme du désir et de sa cause et à la répétition d'une rencontre.

Le point central que je relève est la supposition du sujet qui permet cette rencontre et ce qui est vectorisé par cette voix hors parole qui invite le sujet à advenir. Cette possible rencontre avec l'Autre, Alain Didier-Weill l'appelle « note bleue », la supposition permettant au sujet de faire l'expérience d'une rencontre dans laquelle le sujet supposé se sent entendu sans pour autant être pris au mot.

On retrouve un point de travail essentiel de Marie-Christine Laznik dans ses recherches sur les bébés. Elle se réfère aux travaux de Colwyn Trevaethen, spécialiste du langage chez le bébé ayant analysé les vocalises parents-bébés, ce qu'il appelle proto-conversation. On y repère l'invocation

13.  J. Broustra, *Abécédaire de l'expression*, Toulouse, Érès, 2011, p. 196.

14.  J.-M. Vives, « Alain Didier-Weill et la question de la supposition », *Insistance*, n° 10, Toulouse, Érès, 2013, p. 21-25.

15.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 8 février 1977.

16.  J. Lacan, *La Topologie et le temps*, séminaire inédit, leçon du 8 mai 1979.

de la mère et les réponses du bébé, la mère dans cette position invocante faisant l'hypothèse du sujet. Pour revenir à Alain Didier-Weill et sa métaphore de la musique, le musiquant (celui qui produit) adresse sa musique à un autre qu'il suppose pouvoir la recevoir car cela correspond à un manque chez lui. Dans le second temps, le bébé n'est plus seulement reconnu comme auditeur par la mère, mais elle écoute et reprend sa réponse. Il y a une circulation des places d'auditeur à chanteur, ce qui constitue le bouclage d'une fonction entre l'autre et le sujet.

Nous avons ainsi chaque mercredi tenté de jouer la note bleue.

BRÈVE

Adèle Jacquet-Lagrèze

À propos de *Sur la parole analytique, Maurice Blanchot **

[...] celui-là qui semble le plus négligent, le plus absent des auditeurs, un homme sans visage, à peine quelqu'un, sorte de n'importe qui faisant équilibre au n'importe quoi du discours, comme un creux dans l'espace, un vide silencieux qui pourtant est la vraie raison de parler [...].

Maurice Blanchot ¹

Depuis l'obscurité d'une lecture en attente, ce livre composite fait écho à cet « entretien nu ² » (28) entre la psychanalyse et Maurice Blanchot qui se regardent dans le silence qui nous enjoint de parler.

Ce livre fait résonner un collectif de voix qui, entre littérature, psychanalyse et mise en espace des corps parlants, chacun selon sa plume et selon la trace d'une pluralité chère à Blanchot, met en acte une réponse au « Pourquoi deux paroles pour dire une même chose ? – C'est que celui qui la dit, c'est toujours l'autre ³ » (33).

L'obscur miroir qui reflète une image toujours tremblée ne sera, par l'écrivain, ni poli ni éclairé, mais transfiguré en miroir de l'Obscur ⁴ (89, 103), invitant le lecteur à passer à l'analyse, l'analysant à la lecture, l'analyste à une parole au-delà de l'imaginable, à « veiller sur le sens absent ⁵ » (53).

*  Collectif, *Sur la parole analytique, Maurice Blanchot*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, hors collection, 2025.

1.  M. Blanchot, « La parole analytique », dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 348.

2.  *Ibid.*

3.  *Ibid.*, p. V.

4.  M. Blanchot, *Thomas l'Obscur*, Paris, Gallimard, 1950.

5.  M. Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

Blanchot, de même qu'une analyse, nous invite à nous laisser traverser par cet appel irrésistible aux mots qui ne feront pas retour en identité : « Noli me legere ⁶ », rappelle-t-il dans une lettre intime (59, 60), qui répondait à la fine lecture envoyée par M. Bousseyroux sur *Le Très-Haut* ⁷ et *L'Arrêt de mort* ⁸, « recto verso du pire » (117), présente en fin d'ouvrage.

Blanchot sut comme peu faire usage d'une parole qui se sait soi, qui s'oublie, commencée au joint béant d'une sentence de mort suspendue, maintenant un « c'est maintenant que je parle ⁹ » (40, 119) qui fait la vie.

6.  M. Blanchot, *Après coup*, précédé par *Le Ressassement éternel*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

7.  M. Blanchot, *Le Très-Haut*, Paris, Gallimard, 1948.

8.  M. Blanchot, *L'Arrêt de mort*, Paris, Gallimard, 1977.

9.  M. Blanchot, *Le Très-Haut*, *op. cit.*

MARGINALIA

Marie-José Latour

Venise, Proust et le symptôme

Andate e ritorno

Dans ses quatre concertos pour violon, Vivaldi l'a fait mieux que quiconque. Cependant, au seuil d'un nouvel hiver, revenons un instant sur ce qui a été.

Au cœur du mois de juillet dernier, la ville de tous les paradoxes, Venise, nous accueillait pour la quatrième Convention européenne de notre école sur « Le symptôme dans la psychanalyse ».

De San Polo au campus San Giobbe de la Ca' Foscari, là où le ciel n'en finit pas de tomber dans la lagune, à moins que ce ne soit l'inverse, dans le silence propre à cette ville à la beauté étrange, on aurait pu croire entendre un madrigal monteverdien dans les accents mêlés de nos collègues belges, espagnols, français, grecs, italiens, polonais, roumains, quelques fois troublé par l'appel qu'un batelier lance encore pour prendre un tournant.

Le maniement de l'unique rame de la longue barque à fond plat repose sur la *forcola*, cette petite pièce taillée dans un unique morceau de bois en fonction de la corpulence du rameur, faite de huit échancrures savamment réalisées pour accueillir la variété de points d'appui nécessaires à la fluidité de la navigation. Comment ne pas être sensible à ce qui s'indique ici d'une manière d'aller à nulle autre pareille ?

Venise, dans notre actualité, témoin d'un passé qui n'en finit pas de se présenter. Comme un rêve peut le faire, ou bien un symptôme. Un rêve inséré dans l'heure présente.

Le symptôme,
c'est la note
propre de
la dimension
humaine.

J. Lacan

Symptôme et
inconscient :
vis sans fin,
ronde. Et on
n'arrive jamais
à ce que tout
soit défoulé :
*Urver-
drangung* :
il y a un trou.

J. Lacan

Mais ce n'est
pas justement
la même chose
de lire
une lettre
ou bien
de lire.

J. Lacan

Sur la Piazzetta, le lion ailé de saint Marc et saint Théodore terrassant le dragon, en pleine place publique, chacun sur leur colonne, continuent à « attarder au milieu de nous leurs jours du XII^e siècle qu'[ils] intercalent dans notre aujourd'hui ¹ ». Ceux qui le souhaitaient ont pu imaginer mettre leurs pas dans ceux de Freud ou de Lacan, de Goethe ou de Visconti et de tant d'autres, chacun tentant de déchiffrer l'énigme de cette ville, de la Riva degli Schiavoni à la Punta de la Dogana, de l'Arsenale à l'Accademia, saluant, ici les Tintoret, les Bellini, les Titien et Véronèse, là le fameux tableau de Vittore Carpaccio, ou encore s'attardant devant la statue de Niobé pleurant sans fin ses enfants.

Cependant, lorsque le ciel et l'eau sans cesse se joignent, lorsque les reflets et les miroitements effacent les bords, lorsque les clartés sont sans haut ni bas, s'esquisse cette sorte de « gouffre à l'envers », qui faisait Sartre se résigner à écrire : « Venise, c'est là où je ne suis pas ². » En effet, une vis sans fin, n'est-ce pas autre chose qu'une métaphore ?

Freud a su porter jusqu'à nous ce qu'un trébuchement peut rendre possible quant à l'aventure féconde d'une autre lecture. L'inconscient ne se contente pas de décrire les choses, ni d'en donner un relevé de lignes et de surfaces qui, aussi exhaustif soit-il, restera toujours un peu misérable au regard de ce qui peut se lire d'une infinité de façons différentes. Non seulement il n'y a pas qu'une manière de lire, mais il y a également toutes les différences portées par cela même qui est à lire : un texte, un tableau, un film, un projet politique, mais encore un rêve, un symptôme, une énigme, etc.

Ainsi, n'y aurait-il pas plutôt à quitter l'assurance du patrimoine pour tenter de lire autrement le sol de Venise afin de s'y s'égarer mieux et avoir chance de « voir un peu plus clair dans son ravissement ³ » ?

1. ↑ M. Proust, *Sur la lecture*, Arles, Actes Sud, 1988.

2. ↑ J.-P. Sartre, « Venise de ma fenêtre », dans *Sur Venise*, Bordeaux, La Tempête, 2024, p. 44.

3. ↑ M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque La Pléiade », 1987, p. 151.

Qu'une psychanalyse permette d'espérer tirer au clair l'inconscient dont on est sujet ne devrait-il pas nous conduire, au rebours de la conversation, à quitter la ligne, s'écarter de la rainure, sans crainte d'être dérouté ? N'est-ce pas là occasion de prendre quelque distance avec le sortilège des lectures et avoir chance de lire de manière inédite ?

Deux pavés inégaux sur la place Saint-Marc ont rendu à leur vanité ennuyeuse toutes les descriptions d'une impression. La sensation d'un pied sur le pavé le plus élevé et l'autre sur le pavé le plus bas a été l'occasion pour Marcel Proust de faire l'éloge de cette mémoire qu'il disait involontaire.

L'âme
du symptôme
est quelque
chose de dur.

J. Lacan

Lacan, lui, évoquait l'inconscient comme étant la mémoire de ce que l'on oublie. Lacan disait également penser avec ses pieds, car c'est là, seulement, qu'il rencontrait quelque chose de dur. N'est-ce pas l'endroit même du symptôme qui nous ramène à l'infrequentable d'un lieu qui n'a rien d'une place touristique ?

Un raté, un faux pas, une erreur, un écart, un brusque hasard peuvent soudain nous rendre orphelin de fiction. Cela ne nous rappelle-t-il pas à quel point nous ne choisissons pas ce qui nous touche ?

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

☐ Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

☐ Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

☐ Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

☐ Prix spécial pour 5 numéros antérieurs à ceux de l'année en cours : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 4,35 € – 2 ou 3 exemplaires : 6,51 € – 4 ou 5 exemplaires : 8,27 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net